

ŒUVRES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

TOME LXVIII.

Bibliothèque de Romans Nouveaux,

— Première Série. — 25 Vol. in-8. —

Tomes 1 à 4—L'AMOUREUX TRANSI, par *Paul de Kock*. . . 4 vol.
— 5 et 6—LA NUIT TERRIBLE, par *Alphonse Brot*. . . 2 vol.
— 7 et 8—SECRETS DE JEUNES FEMMES, par *Bazancourt*. . 2 vol.
— 9 et 10—DEUX CŒURS DE FEMME, par *Humbert Pic*. . 2 vol.
—11 et 12—BASILI LE FORBAN, par *Ligneau-Grandcour*. 2 vol.
—13 à 16—DINAH ET ROSALIE, par *de Balzac*. . . . . 4 vol.
—17 et 18—UN COUSIN DE PROVINCE, par *Ch. Ballard*. . 2 vol.
—19 à 23—HUIT JOURS AU CHATEAU, par *Frédéric Soulié*. 5 vol.
—24 et 25—LA PLACE DES TERREAUX, par *Alphonse Brot*.

— Deuxième Série. — 25 Vol. in-8. —

Tomes 26 et 27—ARISTIDE FROISSARD, par *Léon Gozlan*. . . 2 vol.
— 28 et 29—LES ENFANTS SANS SOUCI, par *Eug. Deligny*. 2 vol.
— 30 et 31—LES INVRAISEMBLANCES, par *Antony Rénal*.
— 32 et 33—LES DURANTI, par *Leroyer de Chantpie*. . 2 vol.
— 34 à 36—LE COMTE FRÉDÉRIC, par *Célestine Reverchon*. 3 vol.
— 37 et 38—LE COMTE DE RIENNY, par *de Bazancourt*. . 2 vol.
— 39 et 40—RACCOLTA, par *Charles Didier*. . . . . 2 vol.
— 41 et 42—LE PASSE-PARTOUT, par *Auguste Luchet*. .
— 43 à 45—LE GANTIER D'ORLÉANS, par *Jean Lafitte*. . 3 vol.
—46—LE DERNIER DES TOURISTES, par *Adrien Delaville*. . 1 vol.
—47 à 49—LA FEMME PIRATE, par *Jules Lecomte*. . . .
—50 AVENTURES DU CHEVALIER CLÉAS, par *L. de St-François*. 1 vol.

— Troisième Série. — 25 Vol. in-8. —

Tomes 51 à 54—AMAURY, par *Alexandre Dumas*.. . . . 4 vol.
— 55 à 56—LA SYRÈNE DE PARIS, par *Alphonse Brot*. . 2 vol.
— 57 à 60—AU JOUR LE JOUR, par *Frédéric Soulié*. . . 4 vol.
— 61 à 63—LA REINE D'UN JOUR, par *Charles Rabou*. . 3 vol.
— 64 à 65—LA BATARDE DU ROI, par *Michel Masson*. . 2 vol.
— 66 à 68—LE FORBAN DES CYCLADES, par *Jules Lecomte*. 3 vol.
— 69 à 70—GABRIEL LAMBERT, par *Alexandre Dumas*. . 2 vol.
— 71 à 74—PIFFARD ET CHIPOLATA, par *Paul de Kock*. 4 vol.
— 75—DEUX ANNÉES AU DÉSERT, par *V. Verneuil*. . . 1 vol.

— Quatrième Série. — 25 Vol. in-8. —

Tomes 76 à 78—LE MARTYR CALVINISTE, par *H. de Balzac*. . 3 vol.
— 79 et 80—LA PUPILLE, par *Fanny Collet*. . . . . 2 vol.
— 81 et 82—LA BELLE-POULE, par *Ligneau-Grandcour*. 2 vol.
— 83 et 84—A CÔTÉ DU BONHEUR, par *de Bazancourt*. . 2 vol.
— 85 à 88—DEUX CONSPIRATIONS, par *Saint-Hilaire*. . 4 vol.
— 89 et 90—LES FRÈRES CORSES, par *Alexandre Dumas*. 2 vol.
— 91 à 94—CAROTIN, par *Paul de Kock*. . . . . .

LA BIBLIOTHÈQUE EST COMPOSÉE DE 100 VOLUMES IN-8°, PRIX : 400 FRANCS.
(Chaque ouvrage se *vend séparément* de 4 f. 50 à 5 f. 50 le vol.)

NOTA. La suite par MM. DE BALZAC, FRÉDÉRIC SOULIÉ, PAUL DE KOCK, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES RABOU, etc.

Coulommiers. – Imprimerie de A. MOUSSIN.

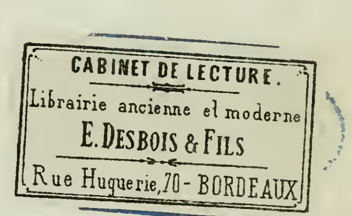
LES

DRAMES INCONNUS

PAR

Frédéric Soulié.

3



PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS NOUVEAUX, PAR

MM. Frédéric Soulié, H. de Balzac, Paul de Kock, Alex. Dumas, George Sand, Michel Masson, de Bazancourt, Alphonse Brot, Jules Lecomte, Auguste Luchet, etc.

RUE DES BEAUX-ARTS, 5.

1845.

XXII.

Frères et Sœur.

Justine reprit, sans s'occuper de l'endroit où elle avait abandonné son récit :

— Mes affaires n'allaient pas mal ;

je donnais des leçons de musique par-ci, par-là..... lorsque, comme je vous l'ai dit, j'entendis un matin sonner à ma porte, et je vis entrer un jeune homme qui me demanda si je ne m'appelais pas Justine et si je ne donnais pas de leçons de piano.

« Je ne lui avais pas encore répondu, et je l'avais à peine fait entrer dans ma seconde chambre, que l'on frappa une seconde fois, et que je vis entrer un autre jeune homme qui me fit les mêmes questions.

Je ne puis vous dire pourquoi cette double visite en ce moment me fit peur. »

Justine s'adressa à la vieille et continua :

— Je te dis, marquise, qu'il y a un Dieu..... Sans cela, d'où me serait venue cette frayeur que j'éprouvai à l'arrivée de ces deux hommes. Qu'est-ce qu'il y avait là d'étonnant, c'était mon état de donner des leçons de piano... ils venaient me parler de ça...

» Pourquoi donc est-ce que quelque chose sembla m'avertir secrètement que ce n'était qu'un prétexte?

La vieille haussa les épaules, et Justine, revenant encore à moi, reprit :

— Et puis vous allez voir, vous, ce qui arriva, et vous jugerez s'il n'y a pas de quoi faire réfléchir.

» Le second monsieur n'avait pas dépassé la porte que le premier sortit de

la pièce où je l'avais fait entrer et lui dit d'un air brutal :

— Ah! c'est vous, Maximilien?

— C'est vous, Annibal, lui répond le second arrivé en refermant la porte du carré et en entrant chez moi sans que je l'en eusse prié.

— Nous sommes probablement ici pour le même but? fit le premier en fronçant ses gros sourcils, et comme s'il eût voulu manger l'autre.

— Probablement, repartit celui qui s'appelait Maximilien, en le saluant du bout de la tête et avec un air de mépris singulier.

— Eh bien, reprit Annibal, je ne suis pas fâché que l'explication ait lieu devant nous deux. Au moins nous sau-

rons à quoi nous en tenir l'un et l'autre.

— Bien, fit Maximilien, mais en regardant mademoiselle, dit-il en me considérant, je crois qu'on s'est moqué de nous deux.

» L'autre m'examina et répondit, en me dévisageant avec insolence :

— Qui sait?... il y a des figures honnêtes qui cachent de fameuses coquines.

» J'étais chez moi, et j'aurais dû mettre à la porte ces deux individus ; mais, je vous l'ai dit, leur arrivée m'avait fait peur, et puis.....

» Oh ! oui, quand on n'a pas la con-

science tranquille, on est à la merci du premier qui a l'air de vous accuser. Ils virent que j'avais peur.

» Le second, celui qui, malgré son air doucereux, m'épouvantait le plus, me dit alors :

— Ne craignez rien, mademoiselle, et si vous voulez nous donner un moment d'audience, tout s'éclaircira, je l'espère, et à votre avantage.

» S'ils n'avaient pas été si bien mis tous les deux, j'aurais cru avoir affaire à des espions de police ; et même je n'étais pas tout-à-fait éloignée d'avoir cette idée, lorsque l'Annibal dit à l'autre, d'un air ironique :

— Entrez donc, monsieur le comte.

— Je suis à vos ordres, monsieur le duc, répliqua l'autre.

» Je vous raconte ça juste comme cela m'est arrivé, parce qu'il faut que vous compreniez bien comment il s'est fait que mon secret m'est échappé. Et puis d'ailleurs, ne faut-il pas que vous sachiez tout, vous!

— Alors, reprit Justine, je les fis entrer chez moi, et comme tous deux gardaient le silence, je leur demandai ce qu'ils me voulaient.

— Vous convient-il d'interroger mademoiselle, fit Maximilien en s'adressant au duc.

— Interrogez-la vous-même si ça vous va, dit le duc d'un ton bourru.

» Puis, se reprenant, il ajouta :

— Non, vous êtes trop adroit et vous lui feriez dire ce qui vous plaît.

Il se tourna vers moi et reprit brusquement :

— Connaissez-vous madame Sainte-Mars?

» Ce nom m'épouvanta autant qu'il me surprit.

— Madame Sainte-Mars ! m'écriai-je... Mais il n'y a pas de madame Sainte-Mars, elle est morte depuis vingt ans.

Maximilien me regarda alors avec des yeux qui me firent frémir jusqu'au fond du cœur.

— D'où savez-vous cela? me dit-il.

Je n'eus pas le temps de répondre, et je ne sais pas comment je l'aurais fait, lorsque le duc reprit avec une nouvelle brusquerie :

— Eh! mon Dieu! laissez-là votre mère, elle est bien où elle est... et où elles devraient être toutes.

Voyons, la belle, connaissez-vous Fanny la blonde?

— Oui, monsieur, lui dis-je, quoique je fusse toujours préoccupée du nom que je venais d'entendre.

— Vous lui avez donné des leçons de piano?

— Oui, monsieur.

— A quelle époque?

— Lorsqu'elle demeurait dans cette maison.

— Et depuis? dit le duc.

— Depuis, lui dis-je, ma foi, je ne sais ce qu'elle est devenue; sans cela j'aurais été lui réclamer les trente francs qu'elle me doit.

— Qu'est-ce que c'est? dit le duc d'un air insolent, que voulez-vous dire? Fanny doit de l'argent à une fille comme vous?...

Cette grossièreté finit par me mettre en colère, quoiqu'il y ait bien peu de chose qui me touche maintenant.

— Je vous dis qu'elle me doit de l'argent, parce qu'elle m'en doit.

— Vous voyez, dit le comte en s'adressant au duc, Fanny a cependant osé nous dire à vous et à moi, que cette fille l'avait volée.

— Moi! m'écriai-je en fureur... moi, la voler! Elle a osé dire que je l'avais volée!... Mais c'est elle qui est une voleuse... et bien pis qu'une voleuse!...

Ah! elle en faisait de belles quand elle était ici!...

— Ah! fit Maximilien, vous savez de ses histoires?

Je n'avais pas eu plutôt dit ce que vous venez d'entendre que j'en étais fâchée.... Je ne veux qu'une chose,

moi, c'est qu'on me laisse en repos...

» Celui qui était le duc tenait la tête basse et semblait furieux de ce qu'il venait d'apprendre.

L'autre continuait toujours à m'observer avec ses yeux de chat, et il finit par dire :

— Allons, Annibal, êtes-vous homme à vous faire de la peine parce que la Sainte-Mars vous a trompé? Eh bien! ne sommes-nous pas à deux de jeu?... Je vous le déclare pour ma part, cela me parait drôle, voilà tout.

— Ça me paraît ignoble, fit le duc.

Eh! mon Dieu! que cela fût arrivé

il y a six mois, c'est assez simple; elle faisait argent de tout; mais maintenant que cet imbécile de Pavie lui en donne plus qu'elle ne vaut...

— Cet imbécile de Pavie, dit le comte, est avare comme un marchand de sabots.

— Non, reprit le duc... D'ailleurs pourquoi croyez-vous à cette fille... Il me semble qu'il n'y a rien de plus facile que de dire qu'on n'a pas volé et que d'accuser les autres pour se disculper.

» Toutes ces discussions entre ces deux messieurs m'avaient donné le emps de me remettre.

— Ah çà, leur dis-je, aurez-vous bientôt fini de m'insulter chez moi?... Vous feriez bien mieux, s'il y en a un de vous deux qui soit le préféré, de me payer les dettes de votre belle et de me laisser la paix.

— Elle a raison, Annibal, dit le comte.

Tout-à-coup le duc se leva, et me regardant bien en face, il me dit :

— Voyons, vous n'avez pas pris chez Fanny, il y a huit jours, une bague avec un brillant entouré de rubis?...

— Moi! m'écriai-je... Mais je ne sais pas ce qu'elle est devenue, votre

Fanny... Je ne sais pas seulement où elle loge...

Est-ce que c'est elle qui a eu l'infamie de vous envoyer ici?

— Non, mademoiselle, non, dit le comte du ton le plus patelin... Elle s'en est bien gardée; c'est à force de recherches que nous avons appris que vous lui aviez donné des leçons de musique; et comme elle a dit au duc que c'était une maîtresse de piano qu'elle avait chassée de chez elle qui lui avait extorqué cette bague et un collier de brillants que j'avais eu de mon côté la sottise de lui offrir, nous sommes venus chez vous.

— Eh bien! messieurs, leur répon-

dis-je alors, outrée que j'étais de l'inconcevable scène qu'on venait me faire, si vous êtes à la recherche de vos bijoux, vous les trouverez probablement où sont passés tous ceux qu'on lui donne, et monsieur Morinlaid peut vous en donner des nouvelles.

—Morinlaid! m'écriai-je tout-à-coup, en entendant ce nom venir se mêler à tous ces autres noms si bizarrement réunis.

— Est-ce que vous le connaissez? me dit Justine.

— Sans doute.

— Eh bien ! la connaissance ne vous fait pas honneur ; vous allez en juger.

Vous comprenez que lorsque j'eus dit ça, ces deux messieurs se mirent à m'interroger sur ce qu'était ce Morinlaid.

Ma foi, j'en avais assez de prendre des précautions, et je leur dis la vérité. Il dit, et c'est vrai, qu'il est le cousin de la Sainte-Mars ; mais il y autre chose entre eux.



XXIII.

***

A cette parole de Justine, je me rappelai les visites faites à madame Sainte-Mars par Morinlaid, visites secrètes, et qui passait par un escalier qui n'était

pas celui par où on entrait d'ordinaire chez cette dame, et je m'écriai :

— Comment, lui, Morinlaid, il serait l'amant?...

— Bah! fit Justine; vous êtes fou... Oh! non! si ce n'était que ça, elle l'aurait mis à la porte... Non, non, il y a autre chose, il y a un secret entre eux...

« Est-ce que je ne l'ai pas vu ici la faire obéir comme une petite fille, lui prenant tout ce qu'elle avait, la menaçant de tout, sans que jamais elle ait osé rien répliquer? Morinlaid en sait plus que nous tous sur la Sainte-Mars. »

Quoi qu'il en soit, j'avais raconté

tout ça à ces messieurs, et le comte avait dit au duc :

— Maintenant il ne nous reste plus qu'à faire nos excuses à mademoiselle... et quant à madame Sainte-Mars, nous sommes assez édifiés sur son compte pour savoir avec quelle facilité elle ment, et pour en conclure que la scène du déjeuner de l'autre jour est une de ces ignobles inventions pour nous faire taire l'un et l'autre.

— Je vous avoue, reprit Justine, que je ne me souciais guère de ce que cette femme avai tpudire, mais il y avait dans tout ça quelque chose qui me chiffonnait l'esprit, c'était le nom qu'on lui donnait.

— Ah ça ! mais dites-moi donc pourquoi elle s'appelle maintenant madame Sainte-Mars ?

Le comte se mit à rire et repartit :

— C'est un nom de guerre qui fait très-bien pour piper les imbéciles.

— Mais, lui répondis-je, le comte de Sainte-Mars a laissé un fils, comment se fait-il qu'il permette à cette drôlesse de porter son nom ?

Celui à qui je m'adressais, Maximilien, le chat, me regarda avec son mauvais œil, et le duc lui dit aussitôt :

— Eh bien ! Maxilien, vous voyez, ce n'est pas seulement dans le monde, c'est dans la plus basse classe que l'on

s'étonne de l'indifférence avec laquelle vous laissez prostituer votre nom.

— Comment ! m'écriai-je, monsieur ?...

— Monsieur que voilà, repartit le duc, est le fils dont vous parlez.

Je ne m'attendais pas à cette révélation, elle mesuffoqua, elle m'abasourdit, elle me renversa.

— Vous, dis-je à Maximilien, le fils de monsieur le comte de Sainte-Mars ?

— Oui... me dit-il, tout surpris de mon air surpris.

— Le fils de celui qui était général et colonel des grenadiers de la garde ?

— Oui.

— Celui qui a fait la guerre en Amérique ?

— Mais, oui.

— Celui, ajoutai-je en baissant la voix, qui a été l'amant de la duchesse de Frobental?

Le comte recula et l'autre sauta au plancher en s'écriant :

— De ma mère !

Puis les deux jeunes gens se regardèrent entre eux, tandis que moi-même je les regardais l'un après l'autre, effarée, stupéfaite de cette rencontre.

Le comte m'examinait toujours et il me semblait voir qu'il cherchait à reconnaître déjà sur mon visage les traces d'une ressemblance dont il m'a souvent parlé depuis.

Quant au duc, il revint bientôt de la

surprise que lui avaient causé mes paroles, et il reprit :

— C'est l'ignoble histoire que la Sainte-Mars a apprise à cette fille... Et en voilà assez, ajouta-t-il, en s'avançant vers moi d'un air de menace... N'oubliez pas que si vous répétiez jamais une pareille calomnie, on saurait vous faire taire...

— Une calomnie, répondis-je dans le trouble où j'étais... oh ! non, ce n'est point une calomnie.

— Mais d'où le savez-vous donc ? me dit le comte de Sainte-Mars, d'un ton si affectueux qu'il me trompa...

— D'où je le sais ?

— Oui, reprit-il en me prenant les mains, d'où connaissez-vous cette histoire... vous qui semblez être si étrangère à nous?

— D'où je connais votre père qui est le mien, m'écriai-je; d'où je connais votre mère qui est la mienne, ajoutai-je en me tournant du côté du duc de Frobental.

Tous deux reculèrent à mes paroles, et je restai entre eux, éperdue, attendant une marque d'amitié de leur part.

Comme vous le voyez, les coups de théâtre se succédaient avec rapidité. Puis il se passa quelque chose de bien

extraordinaire. Ceci est vrai comme je vous le dis.

Ces deux hommes se mirent à me regarder en tournant autour de moi, comme eussent fait deux chiens affamés autour d'une bête dont ils ont peur. Je les suivais des yeux dans le plus profond étonnement, lorsque tout-à-coup monsieur de Sainte-Mars s'étant approché de moi, le duc se jeta au-devant de lui en lui disant brutalement :

— Vous n'avez rien à dire à cette femme, rien, entendez-vous !

Monsieur de Sainte-Mars ne bougea pas ; mais à la façon dont il regarda monsieur de Frobental, je vis que le duc n'était pas de force à lutter avec

lui. Jamais je n'avais vu un regard si affreux que celui-là.

Cependant Maximilien se contint, et d'une voix fort tranquille il repartit :

— Si je n'ai rien à dire à cette jeune fille, vous ne devez pas avoir non plus de confidences à lui faire.

— Si elle dit vrai ! s'écria le duc, c'est la fille de ma mère, et j'ai le droi...

— Si elle dit vrai, répliqua le comte en ricanant, c'est la fille de mon père, et j'ai le droit...

Il s'arrêta en examinant le duc, qui baissa la tête.

— Et bien ! reprit-il d'un ton d'hu-

meur, sortons tous deux ensemble, et nous ne la reverrons l'un et l'autre qu'après avoir fait nos conventions.

— Soit, fit le comte.

Et tous deux, sans m'avoir adressé une parole, sans s'être enquis de ce que je faisais, sans me demander comment j'avais existé jusque-là, tous deux me laissèrent en même temps, et quittèrent mon appartement.

J'écoutais avec une curiosité réelle l'étrange récit de Justine, et elle remarqua la surprise que me causait la singulière conduite de ces messieurs, car elle s'empressa d'ajouter :

— Oui, monsieur, oui, cela s'est

passé absolument comme je viens de vous le dire. Ni l'un ni l'autre n'ont eu un mot pour moi.

— Mais quel était donc leur projet? dis-je à Justine.

— Ah ! reprit-elle, voici où est l'infamie...

» Ah ! c'est que tous deux avaient voulu acheter le silence de Fanny par par de riches présents, et que ces présents ayant disparu, elle avait trouvé bon de dire qu'on les lui avait volés, plutôt que d'avouer qu'elle avait été forcée de les donner à un misérable qui savait aussi ce secret.

— Mais, repris-je, lorsqu'ils vous

eurent reconnue, comment se fait-il qu'ils vous quittèrent ainsi?

— Je savais depuis bien des années que j'étais la fille de la duchesse de Frobental et de monsieur de Sainte-Mars, je savais l'existence du duc et du comte, mais il ne m'avait pas convenu d'en parler; ni de m'en servir pour me tirer de ma pauvreté...... et il n'y a qu'à vous que je puis en dire la raison.

» Je ne m'étais donc pas trop alarmée de cette rencontre, quoique je ne fusse pas trop contente d'être connue de ces messieurs; et je me préparais à sortir pour aller donner mes leçons, lorsque je vis tout-à-coup rentrer le comte de Sainte-Mars...

» Il avait l'air fort affairé, il me prit dans ses bras, me combla de caresses, m'appela sa sœur, s'informa, au milieu de toutes ses protestations, si je possédais des preuves de ce que j'avais avancé, et comme je lui avouai que je les avais, le voilà qui me dit aussitôt qu'il faut les lui remettre, car le duc de Frobental veut s'en emparer.

» Je me méfiai, et je répondis que ces preuves n'étaient pas chez moi (et je disais vrai), et que je ne craignais personne au monde.

» Alors le comte prit une autre tournure, il me fit peur de la violence du duc, il me dit (et c'était assez plausible) qu'il lui importait peu à lui qu'on sût que son père avait été l'amant de

madame de Frobental, de pareilles accusations ne touchent pas l'honneur d'un homme, et d'ailleurs monsieur de Sainte-Mars était mort; mais qu'il n'en était pas de même de la duchesse; que la révélation d'un pareil secret pouvait la perdre, compromettre l'avenir de sa fille, et porter la honte dans sa maison.

» Avec ces raisons-là, il fut facile au comte de Sainte-Mars de me persuader que monsieur de Frobental tenterait tout pour me faire disparaître, soit par des moyens particuliers, soit en s'adressant à la police, qui était à la merci des nobles et des riches. Je crus tout ce qu'il me disait, et je consentis à le suivre lorsqu'il me proposa de quitter mon appartement.

» Je voulais remettre ma disparition au lendemain ; mais il m'avoua alors que, sous prétexte de s'entendre avec monsieur de Frobental sur ce qu'ils devaient décider de moi, il avait entraîné le duc à déjeuner, qu'il ne lui avait pas été difficile de le griser, puisque c'était la noble habitude du duc, et qu'il l'avait laissé dans cet état entre les mains d'un certain Molinos qui était chargé de l'achever.

» — Mais, ajouta-t-il, sitôt que le duc sera revenu de son ivresse, il pensera à revenir vous chercher, et si vous voulez lui échapper, il faut partir à l'instant même.

» J'essayai de résister, impossible. Vous

connaissez le comte de Sainte-Mars? Il parle de velours, il vous caresse, il vous prend, il vous enveloppe, il vous entraîne, on se fie à lui; puis, si quelque chose lui résiste, c'est comme un tigre qui tend ses griffes et montre ses dents, il est à faire peur!

Enfin, quoi qu'il en soit, et sans que je puisse dire comment cela se fit, il m'emmena de chez moi.

Je ne déménageai pas, il ne voulut pas qu'on emportât mes meubles pour que le duc ne pût suivre ma trace en interrogeant ceux qui m'auraient déménagée. Je fis un paquet de mes hardes, je montai avec lui dans un fiacre, et il me conduisit ici.

— Comment! lui dis-je, dans la maison où était madame Sainte-Mars?

— Précisément, et il le fit à dessein.

» — Le duc, me disait-il, vous cherchera bien loin, mais il ne s'imaginera jamais que vous soyez demeurée si près.

» Et puis, ajouta-t-il, s'il me soupçonne de savoir où vous êtes, il me fera suivre; j'aurai beau prendre des précautions, on saura toutes les maisons où je vais. Il apprendra, c'est vrai, que je viens ici, mais il croira que je monte chez madame Sainte-Mars ou bien chez un de mes amis qui loge précisément

au-dessus de chez vous. Il ne soupçonnera rien.

»C'est à vous à m'aider dans toutes mes précautions jusqu'au jour où je pourrai assurer votre sort.

— Il est inutile de vous répéter toutes les raisons qu'il me donna pour me déterminer.

»Je le suivis, et il y a deux mois qu'il m'a installée ici.

Cependant, au milieu de toutes ces révélations, une circonstance particulière m'avait frappé dans le récit de Justine : c'était le nom de monsieur Molinos, l'amant de madame Deslaurières.

— Ainsi, dis-je à Justine, monsieur Molinos est un ami du comte de Saint-Mars?

— Son ami, me dit-elle, en haussant les épaules; c'est son espion, son âme damnée, c'est bien pis que tout cela; c'est un gueux qui, pour quelques pièces de cent sous, empoisonnerait père et mère.

Du reste, ajouta Justine en s'adressant à la vieille qui était restée immobile dans son fauteuil, il a de qui tenir, n'est-ce pas, marquise, il est le petit-fils de celui qui vous a aidée.....

— Te tairas-tu, vipère? s'écria la vieille en se levant avec violence. Ra-

conte tes secrets si tu le veux, mais ne dis pas ceux des autres.

— Allons, allons, reprit Justine, sans me laisser le temps de réfléchir aux dernières paroles que je venais d'entendre, allons, on se taira.

Du reste, reprit-elle en s'adressant à moi, ce qui touche à celle-là ne vous regarde pas.

Et maintenant que vous savez qui je suis, il faut que vous appreniez ce que j'ai été et pourquoi j'ai le droit de vous demander, à vous, votre protection contre les deux misérables qui veulent me perdre.

Je touchais enfin à la partie du récit qui semblait devoir m'être personnel, lorsque j'entendis le bruit de ma son-

nette agitée avec une telle violence qu'il arriva jusqu'à moi. La nuit était entièrement passée, cependant je m'étonnai de cette visite matinale, et je n'avais aucune envie d'aller recevoir l'importun qui se présentait chez moi d'aussi bonne heure, lorsqu'on sonna de nouveau avec une telle force et une telle obstination, que je compris qu'il s'agissait de quelque chose d'important.

Au milieu des étranges événements où je vivais depuis vingt-quatre heures, cette supposition n'avait rien d'extraordinaire, et je me décidai à quitter Justine en lui promettant de remonter aussitôt que je me serais débarrassé de l'importun qui venait troubler notre entretien.

***

On doit remarquer que j'ai raconté jusqu'à présent cette étrange histoire, non pas comme elle eût dû être écrite, en suivant l'ordre des dates, mais comme je l'appris moi-même.

Si j'avais fait autrement, ce récit eût été sans doute plus rapide, mais il m'eût été difficile d'expliquer ma conduite, qui fut souvent dictée par les révélations qu'on me faisait.

(Note de 1840 à ma marraine.)

« A mesure que je relis cette histoire » presque oubliée pour moi, j'y trouve » de plus en plus la justification de ce » que je suis devenu et de ce que j'ai » fait.

» Quel triste début dans la vie, en » effet, que ce hasard qui jeta autour » de moi tous ces vices, tous ces crimes, » s'agitant, se remuant dans ma sphère

» comme si c'était ma vie ordinaire de
» tous les jours !

» Quelle foi peut rester au cœur,
» lorsqu'on découvre que la beauté au
» front pur, au sourire candide, à la
» grâce pudique, n'est qu'une indigne
» courtisane prête à vendre à qui vou-
» dra l'acheter l'amour que moi, pau-
» vre niais, j'avais offert de payer de
» mon nom et de ma main ! quel pro-
» fond dégoût on doit éprouver des au-
» tres, quel dédain de soi-même et de
» sa propre niaiserie !

» Comme on doit avancer ensuite ti-
» midement dans ce monde qu'on trou-
» ve si infâme dès les premiers pas, et à
» quelles méchantes actions ne doit pas

» vous pousser, à l'âge même où le cœur
» ne demande qu'à être bon et confiant,
» cette horrible crainte qui vous saisit
» d'être dupe de vos propres sentiments
» et ridicule à tous les yeux.

» Ce n'est pas que je veuille dire que
» c'est partout et pour tous la même
» histoire et les mêmes dangers. Il y en
» a pour qui la vie commence au mi-
» lieu des sites riants de l'amour, où
» elle va accompagnée de véritables af-
» fections, de chants joyeux, de purs
» dévoûments, de sincères caresses, de
» croyances poétiques.

» Heureux ceux-là, ils ont la plus
» belle part du peu de bonheur que
» Dieu donne à l'humanité. Qu'ils

» soient donc indulgents pour ceux qui » ont souffert, qu'ils ne les accusent pas » sans cesse d'avoir trouvé en eux-mê- » mes les vices d'un esprit sceptique, le » dédain insolent d'une immoralité na- » tive, les doutes désespérés d'un cœur » sans loyauté; non, non, l'homme ne » naît point ainsi; c'est le monde qui » pervertit son esprit, qui fausse le ca- » ractère, qui vicie son cœur.

» Et lorsque le spectacle du mal ar- » rive au jeune homme avant que l'ex- » périence du bien ait pu lui apprendre » que tout n'est pas fait ainsi dans la vie, » il faut l'excuser, et surtout il faut le » plaindre, car il est bien peu coupable » et il est bien cruellement malheu- » reux !

» Oh ! maintenant que toute ma jeu-
» nesse est passée, maintenant que je
» suis seul, maintenant que j'ai vécu en
» vertu du caractère et des opinions
» que m'ont faits ces premiers événe-
» ments de ma vie, maintenant que je
» voudrais demander aux jours qui me
» restent à vivre quelques-unes de ces
» illusions que je n'ai jamais eues,
» maintenant je sens tout le malheur
» où j'ai vécu, bien plus qu'à l'époque
» où j'y vivais.

» Vingt ans passés dans la lutte, dans
» le combat, m'ont laissé tout meurtri
» dans ma solitude, le cœur brisé, l'â-
» me endolorie, l'esprit incertain, blessé
» partout et indifférent à tout.

» Et l'on accuse la seule affection
» qui m'ait donné un peu de foi en la
» vie, un peu de courage contre la dé-
» ception, un peu d'aspiration vers les
» choses de ce monde ; la seule affection
» qui ait fait que j'ai cru un peu à la
» gloire ; on l'accuse, on la blâme...

» Oh ! le monde est stupide et in-
» fâme ! »


XXIII.

Explications très-longues et très-nécessaires.

On se rappelle que j'avais quitté Justine, rappelé chez moi par le bruit incessant de ma sonnette.

Lorsque je descendis, je fus très-

étonné de trouver à ma porte monsieur de Sainte-Mars qui, dans le billet joint au Mémoire qu'il m'avait adressé, m'avait dit qu'il était absent de Paris pour quelques jours.

Il me parut probable qu'il n'avait pas voulu me tromper, car il était en pantalon de cheval, tout couvert de boue, et le désordre de son costume disait suffisamment qu'il venait de faire une longue course.

— Ah ! me dit-il en me voyant, et comme si nous nous étions parfaitement connus, vons étiez chez Justine ; aussi étais-je fort étonné que vous ne me répondissiez pas ; car, sans prétendre vous offenser, je ne connais guère

d'hommes qui puissent dormir d'un si profond sommeil lorsqu'ils doivent se couper la gorge quelques heures après avec un homme comme le duc de Pavie, la meilleure lame et le plus fort tireur de pistolet de toute la France.

J'avoue que depuis les quelques heures que j'écoutais le récit de Justine, j'avais complètement oublié ma querelle avec le duc de Pavie, le duel qui devait nécessairement s'ensuivre, et ce qu'il y avait surtout de très-important pour moi, l'obligation où je me trouvais de m'acquitter envers lui avant de lui demander raison de ses insolences.

L'arrivée de monsieur de Sainte-Mars me ramena à ma vraie situation, et, si

l'on se rappelle sur quelles ressources j'avais compté pour payer monsieur de Pavie, on doit comprendre combien la présence de monsieur de Sainte-Mars dut me causer d'embarras. Il me sembla que cet homme devinait l'emploi que je voulais faire de l'argent qu'il avait laissé chez moi, et je rougis comme s'il m'avait surpris violant un dépôt sacré.

Probablement le comte se trompa à mon émotion, car il me dit, pendant que je l'introduisais dans mon appartement :

— Ne craignez rien, monsieur; il est impossible que ce duel ait lieu.

Dans tous les cas, je m'en charge;

car j'ai fait dix lieues en deux heures pour venir être votre témoin.

Cette façon de disposer de moi, de pénétrer dans mes affaires était plus qu'extraordinaire ; mais ma position était si étrange, et, comme me l'avait dit Justine, les allures du comte de Sainte-Mars avaient quelque chose de si impérieux et de si décisif, à travers les formes obséquieuses qu'il affectait, que je ne lui répondis pas.

Il ne faut pas oublier que j'avais vingt ans tout au plus à l'époque dont je parle, et que la différence qu'il y avait entre mon âge et celui de monsieur de Sainte-Mars était relativement très-considérable. En effet, monsieur de Sainte-Mars avait alors plus de vingt-

cinq ans, quoiqu'il parût beaucoup plus jeune.

D'un autre côté, il eût eu sur moi, dans tous les cas, un avantage énorme, c'était d'avoir été de bonne heure le maître de sa vie, d'avoir eu à la diriger, à la défendre, à la pousser.

D'ailleurs il savait probablement ce qu'il voulait, où il allait ; tandis que moi, j'étais perdu au milieu d'une foule d'événements bizarres auxquels je paraissais parfaitement étranger et auxquels on s'obstinait à me mêler sans que je pusse en deviner la raison. Cela me déplaisait au fond ; mais, soit curiosité, soit défaut de volonté, je ne savais comment échapper à cette obsession.

Quoi qu'il en pût être de mes dispositions envers le comte de Sainte-Mars, je le laissai s'installer chez moi avec le sans-façon d'une vieille connaissance, et il fut le maître d'engager la conversation comme il l'entendit, tant j'étais troublé et comme ivre de cette succession rapide d'événements et de rencontres.

— Avez-vous lu le Mémoire que je vous ai fait remettre, monsieur? me dit-il.

— J'en ai lu une assez grande partie, lui dis-je, assez pour savoir ce qu'est madame de Frobental...

— Assez pour savoir ce qu'est cette Justine que vous avez sauvée?

— Non, monsieur, non; c'est elle-même qui m'a appris qu'elle était l'enfant remis à madame de Prémontré pour être sacrifié à ce que la duchesse appelle son honneur.

— Ah! me dit monsieur de Sainte-Mars d'un ton surpris, c'est Justine... Comment se fait-il que vous qui lui êtes parfaitement inconnu, elle ait pu vous choisir pour une pareille confidence?

Je me remis un peu, et d'ailleurs monsieur de Sainte-Mars me la donnait trop belle pour que je ne trouvasse pas la réponse; aussi lui dis-je :

— Je ne sais, monsieur, quel titre de plus je pouvais avoir à la confidence

encore plus extraordinaire que vous m'avez faite vous-même.

Je croyais avoir pris monsieur de Sainte-Mars au défaut de la cuirasse; mais il se contenta de sourire légèrement et me répondit aussitôt :

— Oh ! monsieur, j'ai mille millions de raisons, meilleures les unes que les autres, pour vous faire cette confidence, et si vous voulez m'écouter un moment, vous allez en juger.

Je fus très-piqué d'avoir manqué mon effet, et je répondis assez sèchement à monsieur de Sainte-Mars :

— N'oubliez pas, monsieur, que j'ai fort peu de temps à vous donner, que

j'ai à prendre dès ce matin un rendez-vous avec monsieur le duc de Pavie, et qu'il faut que je fasse choix des personnes qui doivent m'accompagner; car, malgré l'honneur que vous voulez bien me faire d'être mon témoin, je vous ferai observer que nous ne nous connaissons pas assez pour que j'accepte.

— Je vous ai déjà dit que ce duel ne pouvait pas avoir lieu.

— Monsieur ! m'écriai-je avec colère.

— Ne nous fâchons pas, reprit le comte, ne nous fâchons pas, surtout avant de savoir à qui nous avons affaire.

— Mais, monsieur, lui dis-je, je n'ai aucune envie de le savoir.

Le comte me regarda de ce regard de tigre dont m'avait tant parlé Justine; mais j'étais fort décidé à ne plus me laisser imposer par cette pantomime apprêtée; et il paraît que le regard par lequel je répondis au sien lui montra qu'il ne gagnerait rien à ces grimaces menaçantes, car il reprit sa figure féline, et me dit de sa plus douce voix :

— Et que diriez-vous, monsieur, si je vous apprenais que le duc de Pavie gêne singulièrement certaines personnes, et que par une adresse admirable on vous a poussés l'un contre l'autre, dans l'espoir de cette rencontre, et qu'on compte singulièrement sur votre courage pour se défaire du petit duc?

— C'est impossible, monsieur !

— Voulez-vous me permettre de m'expliqner, me dit monsieur de Sainte-Mars, et lorsque je vous aurai dit par quels moyens on est arrivé à faire naître cette querelle, vous ne voudrez pas, j'en suis sûr, servir d'instrument à la plus odieuse intrigue contre une femme qu'il suffit d'avoir vue pour compromettre tout ce qu'elle mérite d'intérêt et d'affection.

— De qui voulez-vous donc parler, monsieur ?

— De votre voisine, madame Sainte-Mars.

J'allais de surprise en surprise ; et

j'avoue qu'après avoir entendu parler de ma belle Fanny comme m'en avait parlé Justine, ce langage me sembla tout-à-fait extraordinaire dans la bouche du fils de l'homme dont cette femme avait usurpé le nom.

— De madame Sainte-Mars ! dis-je d'un ton fort dédaigneux ; de mademoiselle Fanny !...

— Oh ! me dit le comte en m'interrompant d'un ton grave, je sais qu'elle n'a pas le droit de porter ce nom. Mais croyez que si je ne réclame pas, croyez que si je ne fais pas cesser une chose que beaucoup de gens regardent comme un scandale, c'est que je sais que ce

nom devrait être le sien, qu'il lui a été promis et presque donné.

Ah ! monsieur, ajouta-t-il, jamais femme n'a été plus cruellement et plus odieusement trompée !

***

En entendant parler ainsi monsieur de Sainte-Mars, toutes mes idées se renversèrent; je n'étais que trop disposé à croire tout ce qu'on pourrait me dire

pour la justification de madame Sainte-Mars.

J'accueillis donc ces paroles avec empressement; tout ce que Justine m'avait dit d'odieux contre Fanny me parut résulter d'une basse jalousie, et devint à mes yeux une ignoble calomnie; et comme Justine ne pouvait pas avoir été infâme contre madame Sainte-Mars sans l'avoir été également contre tous ceux dont elle avait parlé, le comte se trouva pour ainsi dire justifié du même coup à mes yeux.

D'ailleurs Justine, jusqu'au moment où son récit avait été interrompu, n'avait rien allégué de formel cont rel comte, et ses paroles renfermaient

plutôt des injures que des accusations.

Je me rapprochai donc du comte de Sainte-Mars, et, répondant à ce qu'il venait de me dire, je repris :

— Comment, monsieur, vous penseriez que votre père.....

Le comte baissa les yeux, et repartit d'un air embarrassé et triste :

— Ce mot m'avertit que ce n'est pas à moi de vous raconter une histoire déplorable. Madame Sainte-Mars vous la dira peut-être un jour, car elle désire vous connaître et se justifier d'une mystification où on l'a mêlée, et qu'elle n'a apprise qu'hier soir...

Ceci me fut cruel, mais le comte

avait enduit son épigramme de miel, je la laissai passer, et il reprit :

— Oui, monsieur, elle désire vous connaître; vous l'apprécierez, et alors vous serez heureux de n'avoir pas prêté les mains à une infamie contre cet ange.

— Expliquez-vous donc, monsieur? lui dis-je avec un véritable intérêt.

— Eh bien! dit le comte, en se posant comme un homme qui va entreprendre un long récit, voici ce dont il s'agit.

Ce que vous avez lu du Mémoire que je vous ai remis, ce que Justine vous a dit d'elle-même, et ce que vous

avez appris sans doute par cette fille du malheur de Fanny doit vous faire comprendre comment madame Sainte-Mars peut avoir entre les mains des preuves de la faute de madame de Frobental.

— Je comprends que les confidences de monsieur votre père ont pu lui révéler ce secret; mois j'ignorais tout-à-fait que madame Sainte-Mars possédât les preuves de l'événement qui s'est passé il y a plus de vingt ans.

— Voici comment ces preuves sont tombées entre les mains de Fanny :

Mon père est mort il y a deux ans, dans une maison de campagne qu'il habitait avec elle. J'étais absent à cette

époque, et il confia à celle qui le méritait à tous égards un dépôt qu'elle considère comme sacré.

Monsieur de Sainte-Mars s'arrèta, et reprit en approchant tout-à-fait son fauteuil du mien, comme si la confidence qu'il allait me faire devenait plus intime :

— Indépendamment de sa carrière militaire, mon père a été mêlé à presque toutes les grandes questions diplomatiques de l'Empire.

» Monsieur Meylan, votre père, pourrait vous donner à ce sujet des renseignements précieux.

» Il est résulté de cette double position :

» 1° Que le comte de Sainte-Mars était initié à une foule de secrets assez dangereux pour le gouvernement qui nous régit actuellement.

» 2° Qu'il possédait des papiers qu'on lui eût arrachés à tout prix si on eût connu un instant leur existence.

» Une seule personne avec votre père savait ce secret, c'était le duc de Frobental, qui, ayant suivi la carrière diplomatique, s'était trouvé souvent en rapport avec le comte de Sainte-Mars. Quelle qu'eût été l'intimité de la duchesse avec mon père, celle-ci ignorait complètement cette circonstance, et elle ne lui fut révélée qu'à la mort du duc.

» En effet, lorsqu'elle-même voulut

mettre les papiers de son mari à l'abri d'une perquisition judiciaire, elle trouva parmi ces papiers une longue suite de documents diplomatiques, auxquels était jointe une liste de ces documents, annotée par monsieur de Frobental, et portant à la marge : »

« Remis à monsieur de Sainte-Mars,
» soit en original, soit en copie. »

« La duchesse ne fit pas une très-grande attention à cette circonstance, qui depuis ce moment est devenue d'une grande importance pour elle, et qui fait la hase de l'intrigue et de la violence qu'elle prépare contre Fanny.

Le comte s'interrompit et ajouta :

— Vous me comprenez bien, n'est-

ce pas, monsieur? Veuillez suivre mon récit avec attention.

» C'est là le point important de l'affaire, quoiqu'il doive vous paraître bien éloigné des intérêts dont vous avez entendu parler jusqu'à présent. »

Monsieur de Sainte-Mars avait raison. Dans ces récits qui se succédaient les uns aux autres, j'avais passé de scènes de meurtre et d'infanticide à des scènes de scandale, et voilà que je me trouvais en pleine politique, à propos d'un enfant trouvé et d'une femme de mauvaise vie.

» Cependant je répondis à monsieur de Sainte-Mars :

— Je vous suis parfaitement, monsieur, et je vous écoute avec une attention entière.

»Il continua ainsi :

— C'est Fanny, monsieur, qui avait ces papiers, et c'est parmi ces papiers que se trouvait mêlée, je ne sais comment, une correspondance de mon père avec madame de Frobental, correspondance qui établit de la manière la plus formelle la naissance de cette Justine. »

Je me crus tout-à-fait sur la voie de l'intrigue que l'on voulait me démasquer, et je m'écriai triomphalement :

— Je commence maintenant à com-

prendre pourquoi a eu lieu chez madame Smith cette réunion bizarre, où se trouvaient madame de Frobental et madame Sainte-Mars en présence l'une de l'autre.

» On a tenté un rapprochement; on aura sans doute voulu essayer de quelque marché ignoble pour arracher ces papiers à madame Sainte-Mars.

XXIV.

Suite des Explications très-longues et très-nécessaires.

Le comte secoua lentement la tête et s'empressa de me désabuser de ma confiance en ma propre perspicacité, en me répondant :

— Point du tout, monsieur, nous sommes plus fins que cela. Et d'ailleurs on sait parfaitemeut que cette démarche eût été inutile vis-à-vis d'une femme de l'honneur et de la probité de Fanny.

Je donnais en plein dans les éloges que le comte faisait de ma belle blonde, et je l'écoutais la bouche béante, tout prêt à croire tout ce qu'il lui plairait de me dire.

Il continua en reprenant ainsi :

— Vous avez dû remarquer hier, dans le salon de madame Smith, un certain monsieur Deslaurières et sa femme?

— Parfaitement, lui dis-je fort surpris d'entendre ce nom...

» Est-ce que ce monsieur et cette dame sont aussi mêlés à cette histoire?

— Pas encore, mais on les y mêle, ou l'on prétend les y mêler.

» Vous savez, ou vous ne savez pas que monsieur Deslaurières est chef de bureau au ministère de la guerre. Or, voici ce qu'on prétend obtenir de ce monsieur, par tous les moyens possibles...

— En effet, dis-je à monsieur de Sainte-Mars, vous me rappelez quelles amitiés extraordinaires la duchesse de Frobental a faites à cette femme, qui entre nous soit dit.....

— Oh ! quant à cela, reprit le comte, fiez-vous à madame de Frobental, elle donnerait la main à un portefaix, ou recevrait chez elle la dernière des femmes, pour arriver au but qu'elle se propose.

» Du reste, les caresses qu'elle a faites à madame Deslaurières ne sont que l'exécution du plan qu'elle a formé avec le marquis de Chabron.

Encore un nom nouveau qui m'arrivait, encore un personnage que je croyais à mille lieues de toutes ces affaires et qui s'y trouvait intéressé.

— Le marquis de Chabron aussi ! m'écriai-je.

— D'où diable venez-vous donc, mon cher ami, me dit le comte en souriant, pour ne pas savoir l'histoire de monsieur de Chabron et de madame de Frobental? Mais il est le mari secret de la duchesse!

— Vous voulez dire son amant.

— Point du tout, son très-légitime époux. Mais comme le nom de marquise de Chabron est assez piètre, et que d'un autre côté il eût été peut-être très-difficile de le justifier, on a continué à l'appeler duchesse de Frobental. Du reste, elle n'est pas la seule dans cette position, et nous avons la princesse de...

» Mais la question n'est pas là, et il

nous faut revenir à la grande combinaison de la duchesse.

» Or voici en quoi consiste cette combinaison :

La duchesse n'est pas sans pouvoir auprès du ministre de la guerre, et dans tous les cas il lui suffirait de faire savoir à monseigneur qu'elle a découvert tous les papiers de son mari, que des dépêches importantes existent dans les papiers laissés par monsieur de Sainte-Mars, que ces papiers intéressent l'État, et en tout qu'ils peuvent compromettre quelques uns de ceux qui, après avoir platement servi l'Empire, servent encore plus platement la Restauration. Il suffirait, dis-je, d'un

pareil avis, pour que le ministre, à tort ou à raison, ordonnât une perquisition chez monsieur de Sainte-Mars, à cette fin de s'emparer de ces papiers.

— Pensez-vous, dis-je à monsieur de Sainte-Mars, qu'un ministre puisse donner un pareil ordre ?

— Je ne sais, répliqua monsieur de Sainte-Mars, s'il le peut légalement, mais il le peut de fait ; et une fois tous ces papiers saisis et enlevés, qui diable voulez-vous qui s'occupe du plus ou moins de droit qu'on a à s'en emparer ?

— Mais il me semble, dis-je au comte de Sainte-Mars, que si quelqu'un doit

s'opposer à une pareille perquisition, ce doit être vous, le fils du comte de Sainte-Mars.

— Moi! reprit le comte; mais c'est cette nuit seulement que j'ai appris l'existence de ce dépôt entre les mains de madame Sainte-Mars.

» D'ailleurs, quel moyen puis-je avoir de m'en emparer, si ce n'est en les réclamant judiciairement? Mais les réclamer judiciairement, c'est en révéler l'existence et provoquer la mesure que nous voulons éviter.

— Mais madame Sainte-Mars ne peut-elle vous les remettre volontairement?

— C'est ce que je ne la crois pas disposée à faire, puisqu'elle ne l'a pas déjà fait.

» Dans tous les cas, c'est une chose que je lui proposerai, et à laquelle j'espère qu'elle consentira, lorsque je lui aurai expliqué, comme je vous le fais, le danger qui la menace.

— Mais quel danger peut-il y avoir pour elle, si ce n'est de se voir enlever des papiers auxquels elle doit attacher personnellement peu de prix?

— Mais ce danger est énorme, monsieur, reprit le comte, car vous comprenez bien que si le ministre est homme à passer par-dessus toutes les

lois pour arriver à son but, il n'est pas assez maladroit pour ne pas s'armer de toutes les circonstances qui pourront donner à cet acte arbitraire une apparence de légalité.

» Qnelles que soient les bonnes qualités de madame Sainte-Mars, elle n'en est pas moins dans une très-fausse position, Le nom qu'elle a pris et qui ne lui appartient pas, et sous lequel cependant elle a souscrit des engagements dont on peut s'armer pour donner lieu à une action contre elle en police correctionnelle....

Je ne puis dire combien ce mot, prononcé à propos de la belle Fanny, à propos de la femme que le comte

lui-même venait de nommer un ange, je ne puis dire combien ce mot me parut outrageant et déplacé.

» Le comte s'en aperçut, et reprit, avec un de ses méchants sourires qu'il retenait à grand'peine :

— Que voulez-vous, mon cher monsieur, le Code n'entend rien à la poésie des femmes trompées, et prend les droits et les devoirs de chacun au pied de la loi, et gare à qui s'en écarte.

» Ainsi donc, quelque odieuse que puisse être pour ceux qui connaissent madame Sainte-Mars une poursuite pareille, elle n'en serait pas moins fondée en droit, et elle ne laisserait pas

que d'être d'une grande utilité pour masquer d'un certain voile de légalité, comme je vous l'ai dit, la confiscation du fameux dépôt.

— Mais, dis-je à monsieur de Sainte-Mars, si cela est si facile que vous voulez bien le dire, pourquoi cela n'a-t-il pas déjà été fait ?

— Ah ! voici l'embarrassant, reprit monsieur de Sainte-Mars, et voici où les Deslaurières trouvent leur place.

» Vous comprenez fort bien que madame de Frobental n'a aucun souci des papiers politiques qui peuvent intéresser le ministre ou ses amis. Ce qu'elle veut, c'est la correspondance particulière qui la concerne.

» Or, une fois cette saisie ordonnée, il y aura nécessairement un agent du gouvernement chargé de l'exécuter. Si cet agent est le premier venu, il remplira probablement son mandat avec conscience; et, par conséquent, les papiers concernant madame de Frobental seront à la merci de qui voudra les lire. Si, au contraire, l'agent du ministre est un homme tout dévoué à madame de Frobental, il fera la part de chacun; celle du gouvernement et celle de la duchesse.

» Vous comprenez maintenant à quoi peut être bon le Deslaurières.

— Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre?

— Pourquoi? Ah! vous me demandez plus que je ne sais.

» Mais madame Deslaurières est ou doit être, sans s'en douter, dans la dépendance de la duchesse. Comment, c'est peut-être un secret que pourrait vous apprendre monsieur de Favreuse.

» Quoi qu'il en soit, ce sont ces gens-là qu'elle a choisis pour l'exécution de son dessein.

L'explication du comte de Sainte-Mars était trop catégorique pour que je ne comprisse pas enfin parfaitement tous les fils de cette intrigue.

— Je suis parfaitement de votre avis, monsieur, répliquai-je à monsieur de

Sainte-Mars, relativement à tout ce que vous venez de m'apprendre, mais j'avoue que je ne vois pas en quoi cela peut concerner ma rencontre avec monsieur de Pavie.

— Ceci, reprit monsieur de Sainte-Mars, est une combinaison un peu plus infâme que les autres, et dont il me semble cependant que je vous ai déjà touché deux mots. Le duc Alexandre de Pavie est l'ami de madame Sainte-Mars, et si son âge lui donnait cette liberté, je crois que déjà il serait son mari.

» En attendant, monsieur de Pavie veille de trop près aux intérêts de madame Sainte-Mars pour qu'on ose l'at-

taquer de la manière dont je viens de vous parler, tant qu'il sera près d'elle.

» Le duc de Pavie a de son côté près du ministre de la guerre des recommandations puissantes ; il est le fils d'un de nos plus célèbres maréchaux, et presque tous les généraux employés au ministère sont les obligés de son père. Comme il ne soupçonne rien des intrigues dirigées contre madame Sainte-Mars, il n'a pu prémunir ses amis en sa faveur.

» Que faudrait-il donc pour que l'intrigue de la duchesse arrivât à bon port? que le duc de Pavie fût éloigné de madame Sainte-Mars pendant douze ou quinze jours seulement, et vous com-

prenez qu'un duël peut amener ce résultat.

» Vous êtes jeune, vous êtes brave, vous pouvez tuer ou blesser le duc de Pavie, c'est une chance d'un contre un, c'est un jeu à pair ou non, une partie à pile ou face. Si on la perd, c'est-à-dire, si c'est vous qui êtes tué ou blessé, on engagera la lutte d'une autre façon, voilà tout.

» Seulement on tente le résultat à tout hasard, on vous joue contre une balle, sans que même vous ayez une part dans les bénéfices si vous leur gagnez la partie.

Je n'interrompais plus monsieur de

Sainte-Mars; tout cela me semblait si exorbitant, si inouï, si abominable, que je restais anéanti dans une confusion d'idées au milieu desquelles je m'égarais.

— Eh bien! me dit monsieur de Sainte-Mars, qui me tenait pour ainsi dire à sa merci, pensez-vous maintenant que votre duel avec monsieur de Pavie soit une chose honorable pour vous et pour lui?

» Pensez-vous que vous ne serez pas tous les deux, vous ridicule et lui coupable d'avoir aidé à l'accomplissement de cette intrigue, si, vous laissant aller à un mouvem nt de colère que rien ne justifie au fond. .

Ces dernières paroles du comte me ramenèrent un peu à ma vraie position, et je lui répondis :

— Mais à supposer que ce que vous dites soit vrai, la conduite de monsieur de Pavie n'en a pas moins été vis-à-vis de moi d'une impertinence qui exige une réparation.

— Et qui vous a dit que cette impertinence n'a pas été excitée par la même main qui mène toute cette intrigue? qui vous a dit que de monsieur Chabron, factotum universel de madame de Frobental, n'a pas alarmé le duc sur vos prétentions à vous faire aimer de madame Sainte-Mars?

Jamais jeune fille ne rougit avec plus

d'embarras à la première question discrète qu'on lui fait sur les sentiments qu'elle cache au fond de son cœur, que je ne fis moi-même à cette insinuation imprévue.

— Je vous prie de croire, monsieur, dis-je en balbutiant, que je n'ai aucune prétention de celle dont vous me parlez, et qu'il me serait fort pénible de croire que j'ai pour madame Sainte-Mars d'autres sentiments que le respect le plus profond...

— Et l'amour le plus exalté, dit le comte en m'interrompant.

» Tout le monde le sait dans la maison, et monsieur de Favreuse, et madame Smith, et monsieur Chabron, et

les Deslaurières, et madame Sainte-Mars mieux que personne, à qui vous l'avez écrit en termes assez clairs.

J'étais passé de rouge au pourpre, encore plus humilié qu'irrité des paroles de monsieur de Sainte-Mars, devinant enfin que je devais être probablement la fable de toute la maison.

Le comte profita de ma confusion pour poursuivre en liberté et d'un ton qui me déplaisait souverainement sans que je pusse définir pourquoi il me déplaisait, tant il mettait de soin à cacher l'ironie qui remplissait toutes ses paroles.

— Une seule personne, et comme il

arrive toujours, la plus intéressée, une seule personne, dis-je, ne vous a pas deviné. Le duc de Pavie seul ne s'est pas aperçu de l'obstination avec laquelle vous suiviez sa Fanny, de l'exaltation de vos regards lorsque vous rencontriez les siens. L'intention de devenir mari lui tient lieu du fait de l'être ; cela veut dire qu'il est déjà aveugle et sourd à ce sujet.

» Mais quand on a près de soi une main pour vous ouvrir les yeux, et une voix pour vous corner la vérité aux oreilles, il est difficile de rester longtemps sourd et aveugle.

» La main a été celle de monsieur de Chabron, la voix a été celle de mon-

sieur de Chabron ; et comme vous connaissez le but de ce monsieur, vous devez comprendre tout ce qu'il a employé pour arriver. La vérité ne lui aura probablement pas suffi ; il vous aura supposé des torts que vous n'aviez pas.

— Vous pensez que ce monsieur, dis-je avec emportement, aurait osé m'imputer des paroles ou des actions indignes d'un honnête homme ?

— Oh ! fit le comte en souriant, nous ne nous entendons nullement.

» Quand il s'agit d'exciter la jalousie d'un amant, le plus grand tort qu'on puisse imputer à son rival, c'est de plaire ; c'est d'être vu avec indulgence,

sinon avec plaisir, et sous ce rapport, le marquis n'a peut-être pas autant menti qu'il le pense et que vous voudriez bien me le faire croire.

Je fus réellement flatté malgré moi de cette supposition, et je répondis avec la plus impudente modestie :

— Vous pouvez être sûr, monsieur, et je vous en donne ma parole d'honneur, que jamais une parole, un regard, un signe de madame Sainte-Mars, n'ont pu me faire croire qu'elle ait pris garde à la passion que vous me supposez pour elle.

— Oh! je crois parfaitement cela, répondit monsieur de Sainte-Mars; elle

sait combien sa position lui impose de retenue; elle a dû dissimuler. Mais moi qui crois la connaître mieux qu'elle-même, je sais que ce n'est pas en vain qu'une femme excite une passion aussi profonde et aussi persévérante que la vôtre.

Oh! mon Dieu, que j'étais bête, et comme j'étais à la merci de tous ceux qui voulaient se moquer de moi et me mettre en jeu à l'occasion de leurs intérêts.

Cependant, pour mon excuse, il faut avouer qu'il était difficile de se trouver avec moins d'expérience que je n'en avais dans une intrigue plus embrouillée, plus sale, plus honteuse. Je dois

dire, et je le répète souvent pour qu'on puisse bien comprendre ce que je répondis, je dois dire que j'étais au milieu de toutes ces révélations contradictoires comme un homme perdu dans un pays inconnu, et qui ne voit aucune issue à la position où il se trouve, tout prêt par conséquent à se laisser conduire par le premier qui lui dira, comme à Mathan :

— Voici votre chemin.

Aussi, dis-je à monsieur de Sainte-Mars :

— Mais, monsieur, que voulez-vous donc que je fasse à tout cela, moi?

— Vous pouvez, reprit monsieur de

Sainte-Mars, nous rendre un énorme service à tous, et voici comment :

» Aujourd'hui vous avez sauvé la vie à Justine ; elle vous doit par conséquent une reconnaissance qui doit être encore toute-puissante en elle. Voyez-la ; obtenez d'elle la remise de certaines lettres qu'elle possède aussi de son côté et qui peuvent compromettre madame de Frobental.

— Mais à quoi cela peut-il vous servir, monsieur ?

— Oh ! ceci, dit le comte, n'est pas une des circonstances les moins bizarres de cette histoire.

La liaison de mon père et de la du-

chesse nous était parfaitement inconnue à moi et à Frobental, lorsqu'elle nous fut révélée dans une circonstance pénible, mais dont il est inutile de vous donner les détails.

Je devinai qu'il s'agissait du fameux souper dont m'avait parlé Justine.

Le visage du comte était si profondément triste en parlant de cette circonstance, que je me sentis assez porté à croire aux accusations d'hypocrisie que Justine avait élevées contre lui.

Je le laissai donc continuer.

XXV.

Suite des Explications

— Le duc de Frobental, reprit le comte, n'eut rien de plus pressé, et pour des motifs que je ne veux pas qualifier, que de raconter à Chabron la scène do chez Justine.

« Chabron la redit à la duchesse, qui, épouvantée, éperdue, l'expédia auprès de madame Sainte-Mars, pour obtenir d'elle des renseignements positifs. Chabron est trop bête pour ne pas être dangereux. Il est difficile de se méfier de cette figure de Limousin, dont toute l'intelligence semble occupée à comprendre qu'il est *bel homme.*

» Fanny se laissa surprendre aux condoléances que lui fit Chabron sur la scène dont je viens de vous parler, et avoua qu'elle possédait la fameuse correspondance en question.

» C'est depuis ce temps que madame Sainte-Mars est en butte aux obsessions secrètes de la duchesse, et c'est depuis

que madame de Frobental a compris qu'il n'y avait rien à gagner par les offres les plus séduisantes, qu'elle s'est déterminée à prendre le moyen que je vous ai raconté. »

— En vérité, dis-je à monsieur de Sainte-Mars, je suis beaucoup plus bête que monsieur de Chabron, car je ne comprends pas quel intérêt vous avez à obtenir de Justine les preuves d'un fait dont d'autres preuves resteront aux mains de madame Sainte-Mars.

— Je vous ai parlé d'une circonstance bizarre de cette histoire, dit le comte, la voici :

« La duchesse sait, comme je viens

de vous le dire, l'existence de cette correspondance entre les mains de madame Sainte-Mars, mais elle ignore parfaitement l'existence de Justine, de sa propre fille... »

J'examinais le comte, qui s'arrêta sous mon regard et qui reprit :

— Cela ne vous semble pas vraisemblable, n'est-il pas vrai, monsieur ?

— Ma foi, dis-je au comte, il y a si peu de choses vraisemblables dans cette histoire, que je ne vois pas pourquoi je douterais plutôt de celle-ci que des autres.

— Le temps nous presse, reprit le

comte, sans cela je vous dirais comment moi-même j'ai découvert Justine, mais il est nécessaire d'arriver à la conclusion de cette histoire.

Je m'aperçus enfin avec quelle facilité le comte de Sainte-Mars passait sur les circonstances qu'il ne pouvait tourner à son profit, et je me mis sur mes gardes contre cette conclusion.

— Madame de Frobental, grâce à son ignorance au sujet de l'existence de Justine, est dans la conviction que si elle peut arracher sa correspondance des mains de madame Sainte-Mars, elle aura mis sa réputation à l'abri de toute atteinte.

« Mais supposez qu'un homme com-

me moi puisse lui dire que ces preuves après lesquelles elle s'acharne si résolument ne sont pas les seules existantes, dès ce moment l'intérêt qu'elle a de s'en emparer est moindre, et dans tous les cas, ce serait la meilleure protection qu'on pût apporter à madame Sainte-Mars.

» Il suffirait, en effet, de dire à la duchesse :

« Abandonnez vos desseins contre
» madame Sainte-Mars, ou, si vous y
» persévérez, il se trouvera d'autres
» preuves qui seront immédiatement
» divulguées. »

La combinaison n'était pas mauvai-

se, mais en fin de compte, et, malgré ma stupide passion pour Fanny, je ne comprenais pas trop quel intérêt si pressant monsieur de Sainte-Mars pouvait avoir à arracher à sa propre sœur les preuves de sa naissance; et cela pour protéger une femme qui usurpait son nom, et qui, dans tous les cas, devait lui être fort indifférente, à moins de motifs secrets bien puissants.

Je fis au comte une observation en ce sens.

J'aurais dû prévoir sa réponse. En effet, il se hâta de dire :

— Mais ne comprenez-vous donc pas que je protége Justine aussi bien que

madame Saint-Mars. Supposez que la duchesse apprenne son existence, elle deviendra le premier persécuteur de sa fille...

« Mais, mon Dieu, n'avez-vous pas été témoin aujourd'hui même d'une action effroyable.... Et ce qu'a fait le duc...

— C'est un crime dont il sera cruellement puni.

— Vous vous trompez, monsieur, me répondit le comte; on ne traîne pas un homme comme le duc de Frobental devant les assises pour avoir donné peut-être quelques coups de cravache à une fille dont personne ne sait ni le nom ni l'état.

— Mais c'est sa sœur, m'écriai-je avec indignation, c'est la vôtre, monsieur !

Le comte, qui avait laissé tomber sa dernière phrase avec un accent souverainement impertinent, se hâta de reprendre sa mine doucereuse.

— Oh ! monsieur, me dit-il, je suis comme vous, je trouve cet acte infâme, mais je vous parle comme on parlera au parquet.

— Mais on entendra mon témoignage, dis-je avec hauteur.

Cette menace fit une véritable impression sur le comte, et il reprit, après un moment de silence :

— Monsieur Meylan, ce témoignage peut perdre une des plus grandes familles de France, et vous réfléchirez avant de vous laisser aller à un mouvement d'indignation fort juste sans doudoute, mais qui ne fera que perdre à la fois la duchesse et madame Sainte-Mars...

— Je ne vois pas...

— Ecoutez-moi donc.

«Supposez une action criminelle engagée au sujet de l'événement d'hier, événement dont je suis encore à comprendre que la duchesse n'ait pas été instruite sur-le-champ, car elle n'en était pas instruite hier, du moins je le

pense, puisqu'elle est venue dans la maison même où il s'est passé.

» D'ailleurs, vous l'avez vue, avait-elle l'air embarrassé à ce sujet?

— En aucune façon.

— Du reste, ajouta le comte, cela se peut expliquer par le fait que le duc n'est pas connu dans cette maison sous son véritable nom. Mais je reviens à notre question : supposez, dis-je, qu'un procès criminel soit engagé relativement à cette affaire, voici quelles en seraient les conséquences immédiates :

« 1° Quelle était la raison des violences du duc de Frobental? D'arra-

cher à Justine des papiers importants.

» 2° Quels étaient ces papiers? Les preuves de la naissance de Justine.

» 3° Quel intérêt le duc avait-il à s'emparer de ces papiers? C'est que ces preuves montraient Justine comme la fille de la duchesse de Frobental et de monsieur de Sainte-Mars.

» Voilà, reprit le comte, les conséquences immédiates d'un pareil procès.

» Et maintenant, considérez la valeur des noms qu'elle va mettre en jeu, l'extrême curiosité que ces noms vont exciter dans le monde, et vous devez

facilement croire que tout ce qui touche de près ou de loin à la position de Justine, et aux familles qu'elle concerne, sera mis sur le tapis. On cherchera, on commentera, on expliquera, et vous devez être certain par avance que notre belle Fanny sera en butte aux propos les plus cruels; qu'on traduira de la façon la plus indigne sa position passée et sa position actuelle. Vous-même, à quelque titre que ce soit, vous aurez votre part de ces méchancetés plaisantes par lesquelles le monde cherche à se venger de l'ennui incessant qu'il éprouve.

» Ne vaudrait-il pas mieux, mille fois mieux, que tout ceci tombât dans le plus profond oubli, que Justine con-

sentit à se retirer et à se cacher, en laissant une déclaration signée d'elle, et qui attribuerait au désespoir la tentative de suicide qu'elle aurait commise hier?

» Cette déclaration, corroborée par par votre témoignage et aidée de quelques démarches adroitement faites auprès du premier magistrat qui aura à s'occuper de cette affaire, l'arrêterait dès son principe et donnerait à tous ceux qui s'y trouvent intéressés le temps d'assurer à chacun la tranquillité, le repos, et de faire à cette Justine elle-même un sort convenable, en la désarmant cependant des preuves qui peuvent perdre la duchesse de Frobental. »

***

Je prie ceux qui me lisent et ceux qui m'ont jugé si sévèrement de se mettre un moment à ma place.

J'avais vingt ans, je me trouvais en présence de faits dont je n'avais eu

jusqu'alors aucune idée. J'entendais parler de relations les plus exceptionnelles et les plus coupables avec une facilité telle, qu'il m'était permis de croire que c'était là le train usuel de la vie du monde.

Et quel que pût être mon dégoût pour ces intrigues qu'on venait de m'exposer avec tant de naïveté, je n'avais cependant nulle envie d'aider au scandale qu'un procès devait en faire jaillir. D'une autre part, je n'oubliais pas que Justine avait mêlé le nom de mon père à toute cette histoire. Je me trouvais donc fort disposé à tout ce que demandait de moi monsieur de Sainte-Mars, lorsque je fus arrêté dans ma ré-

solution par la réflexion suivante que je m'empressai de lui faire :

— Puisque monsieur de Frobental, lui dis-je, tient à enlever à Justine les preuves qui peuvent compromettre sa mère jusqu'au point de se livrer aux violences dont j'ai été le témoin, comment se fait-il que la duchesse, dans l'intérêt de laquelle il agit sans doute, ignore l'existence de Justine, que son fils connaît?

Le comte me regarda avec attention, comme pour s'assurer de la portée de mon observation; il paraît que cet examen le détermina à pousser plus loin ses confidences, car il reprit presque aussitôt :

— Il faut tout vous dire, monsieur

Meylan, et ce qui me reste à vous dire n'est pas la partie la moins honteuse de ce secret.

« Ce n'est nullement dans l'intérêt de la duchesse qu'agit son fils, c'est dans le sien propre.

» Vous ne connaissez pas Frobental, et par conséquent vous pouvez difficilement vous faire une idée d'une nature à la fois plus brute et plus corrompue, plus violente et plus astucieuse.

» Le duc de Frobental, cet héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, est, comme manières, immédiatement au-dessous d'un palefrenier de bonne maison. La plus mauvaise compagnie s'indigne de la grossièreté de

ses paroles; les plus brutaux ne pourraient lutter avec lui d'ignobles actions; il aime l'ivrognerie et la débauche dans les cabarets; il est le glorieux rival des plus hideux coquins de Paris.

» Et maintenant que je vous ai dit quel était l'homme, vous comprendrez aisément quel désespoir ce doit être pour sa mère, dont l'élégance cache si bien la sécheresse du cœur, et qui sacrifierait tout au maintien de sa bonne réputation. Elle a tout fait pour ramener son fils; mais cette nature basse a échappé à tous les freins, a résisté à tous les bons conseils. Il a donc fallu que la duchesse se séparât de lui et l'abandonnât à ses mauvais penchants.

» Heureusement pour madame de Frobental que son mari avait deviné les instincts farouches de son fils, et avait donné à sa femme tous les moyens nécessaires pour les réprimer.

» Le duc a si bien fait par son testament que l'administration et la jouissance de son immense fortune sont restées entre les mains de sa veuve. Elle a donc pu mettre une espèce de barrière aux débordements du jeune duc, en lui assignant une pension honorable pour tout autre, mais insuffisante pour satisfaire de pareils débordements.

» Or, comprenez-vous maintenant dans quel but monsieur de Frobental voudrait être armé contre sa mère de

documents qu'elle voudrait racheter à tout prix?

» Comprenez-vous qu'entre les mains d'un pareil fils ces titres deviendraient un moyen d'obtenir l'argent qu'on lui refuse prudemment?

— Et vous pensez, monsieur, m'écriai-je indigné d'une telle perversité, qu'un fils, quels que soient ses vices, puisse jusqu'à ce point outrager sa mère?

— Je ne veux pas faire de morale à ce sujet, reprit le comte; je ne veux pas vous dire combien il y a de gens dans le monde qui profitent des fautes de leur père, de leur mère ou de leurs

sœurs pour vivre à leur aise dans l'oisiveté.

» Tout ce que je puis vous dire, c'est que le duc de Frobental ne reculera devant aucune mauvaise action pour satisfaire la soif qu'il a de la fortune qu'on lui refuse. Vous en faut-il d'autres preuves que le crime auquel il s'est porté hier matin?

» Soyez-en sûr, ce n'est pas, à proprement parler, un homme; c'est une sorte de bête fauve à qui le sang monte à la tête, et qui devient ivre de fureur devant une résistance obstinée, comme a dû être celle de Justine.

» Il faut donc profiter de l'arrestation du duc pour mettre la malheu-

reuse à l'abri de sa colère. Ou bien si vous ne m'aidez pas dans ce projet, peut-être verrons-nous se dénouer toutes ces intrigues par une catastrophe sanglante.

» Je parle en homme d'honnenr à un homme d'honneur ; je n'ai d'autre intérêt dans tout ceci que d'éviter de voir le nom de mon père mêlé à de pareils scandales, que de sauver à une femme charmante des chagrins qui pourraient devenir mortels pour elle.

» Et j'ose espérer, monsieur, que vous m'aiderez dans l'accomplissement d'un projet dont vous devez reconnaître la bonne et loyale intention.

XXIV.

Encore du mystère.

Comme je l'ai déjà dit, j'ai essayé de raconter les choses de la façon la plus exacte dont elles m'étaient présentées.

Si je les montrais telles que l'événe-

ment me les fit voir plus tard, on me trouverait probablement absurde dans ma crédulité ; mais il y avait à ce moment, du moins cela me semble encore raisonnable, il y avait présomption pour moi que le comte de Sainte-Mars disait vrai, et je lui promis mon concours.

Il n'eut pas plus tôt reçu ma promesse, qu'il reprit :

— Quant à votre affaire avec le duc de Pavie, je me charge de l'explication.

« Je vais immédiatement chez lui, et comme je ne veux pas que vous puissiez croire que j'ai pu rien faire ou dire en votre nom qui puisse porter la

plus légère atteinte à votre honneur, je vous prie de vouloir bien accepter mon invitation pour dîner avec lui, aujourd'hui même, avec quelques amis. »

Je ne répondis point, et je dois dire que je passai alors par une des douleurs les plus cruelles que j'eusse encore souffertes.

— Vous ne voulez point accepter, me dit monsieur de Sainte-Mars, et cette manière vous déplaît-elle ?

Oh ! certes, si à ce moment j'avais pu me battre contre monsieur de Pavie, au risque d'être tué, j'aurais préféré ce parti à la honte de dire que je devais près de six mille francs au duc

de Pavie, et que je n'avais pas de quoi les payer. Mais la rencontre, qu'elle dût être amicale ou bien qu'elle dût avoir lieu à main armée, devait nécessairement être précédée du remboursement.

J'étais dans cet horrible embarras, et, ce qui l'augmentait encore, c'était de sentir sur moi le regard curieux du comte de Sainte-Mars, aux astuces duquel je m'étais laissé prendre, mais pour lequel je me sentais cependant un sentiment instinctif de répulsion.

— Veuillez vous expliquer franchement avec moi, reprit monsieur de Sainte-Mars; je ne voudrais faire aucune démarche qui pût vous déplaire

et que vous dussiez ensuite désavouer.

Les paroles s'arrêtaient à ma gorge, j'avais la bouche sèche.

De tous ces hommes et de toutes ces femmes chargés d'infamie, dont j'avais appris l'histoire depuis vingt-quatre heures, aucun, j'en suis assuré, n'avait éprouvé une si cruelle appréhension en face de ses crimes, que la mienne en face d'un malheur si misérable.

J'étais devenu pâle au point que le comte s'approcha de moi d'un air véritablement alarmé, et s'empressa de me dire :

— Mais qu'avez-vous donc? mais il vous est arrivé quelque chose que vous ne voulez pas me dire.

— Il est arrivé, lui répondis-je dans un trouble que je comprends encore, que j'ai imprudemment joué contre monsieur de Pavie une somme que je ne possède pas en ce moment, et que jusqu'à ce que cette somme lui ait été remise par moi, toute démarche relative à notre querelle serait si mal interprétée que je dois m'abstenir.

— N'est-ce que cela? dit monsieur de Sainte-Mars... Eh! mon Dieu, n'avez-vous pas des amis?

— La somme est considérable.

— Ne me comptez-vous pas en première ligne parmi ceux qui pourraient vous rendre service?

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

— Laissez donc, dit monsieur de Sainte-Mars de l'air le plus gracieux... pas d'enfantillage. Il y a des hommes dont le nom est la meilleure responsabilité ; vous êtes le fils de monsieur Meylan, cela suffit. A combien s'élève votre dette envers le duc?

— Mais, à six mille francs.

— C'est une niaiserie, reprit le comte après un moment de silence pendant lequel il dut calculer que ce n'était pas une niaiserie. Je me charge de cette affaire comme de l'autre.

Je fis des façons, monsieur de Sainte-Mars insista, je me rendis et je

pris occasion de cela pour lui dire d'un air assez sottement dégagé :

— Votre offre obligeante me rappelle que vous avez laissé ici hier un portefeuille dans lequel se trouve une forte somme.

J'avais beau vouloir paraître considérer cet oubli comme un hasard, je ne pouvais m'empêcher de me souvenir de quelle manière je l'avais considéré la veille et quelle injure j'y avais vue.

Monsieur de Sainte-Mars fut plus adroit que moi, il me répondit d'un ton qui me fit croire à sa franchise :

— Ah ! pardieu ! vous me faites

grand plaisir; je m'imaginais avoir perdu ce maudit portefeuille, et je dois vous le dire, autant j'aime à faire de l'argent un usage amusant ou agréable, autaut je déteste de le perdre ainsi.

Je tirai le portefeuille de mon secrétaire, et je le présentai à monsieur de Sainte-Mars, qui, au moment de le rendre s'arrêta tout d'un coup et me dit :

— Mais j'y pense, il y aurait dans tout ceci quelque chose de beaucoup plus convenable à faire.

« Il y a dans ce portefeuille sept mille francs, gardez le tout, envoyez

vous-même cet argent au duc de Pavie en lui annonçant ma visite pour deux heures. Ce sera mieux que si je lui remettais moi-même cet argent, car je ne pourrais aller chez lui qu'à l'heure que je viens de vous dire, et, en pareilles questions, plus les choses sont faites vite, mieux elles sont faites.

Je n'avais pas d'objection à faire à cet arrangement. J'acceptai, et le comte me quitta après que nous fûmes convenus des faits suivants :

Je devais retourner chez Justine, et la décider à quitter immédiatement la maison. Je devais en outre lui faire faire la déclaration dont m'avait parlé le comte. Quant à lui, il devait

revenir vers quatre heures pour m'apprendre le résultat de son entrevue avec le duc de Pavie, et savoir, d'un autre côté, ce que j'avais obtenu de Jusine.

***

Je dois dire, pour ma justification, que je faisais entrer pour beaucoup, dans la détermination que je prenais à l'égard de cette fille, le désir, tant de fois exprimé par elle durant son récit,

de se mettre à l'abri de toutes les réclamations dont elle pourrait être assaillie, et de vivre tranquille dans un coin ignoré.

Il faut dire aussi, et je le répète parce que cela ne ressort peut-être pas de mon récit autant que je l'aurais voulu, et surtout autant que cela fût vrai, que les confidences de monsieur de Sainte-Mars avaient singulièrement diminué l'intérêt que j'avais pris dès l'abord à Justine, en me la faisant voir comme ayant indignement calomnié madame Sainte-Mars. D'un autre côté, le comte m'avait associé avec tant d'adresse aux soins qu'il prenait de sauver un chagrin à cette charmante femme, que je me sentais fier de pouvoir l'y aider.

Cependant il se glissait même à ce sujet dans mon cœur une espérance dont je ne voulais pas prévoir l'avenir. En effet, cet amour inconcevable, inouï, que j'éprouvais pour madame Sainte-Mars avait déjà perdu de son caractère primitif.

A l'heure où j'étais arrivé, je n'eusse plus écrit la belle lettre que je lui avais fait remettre. Mais si j'avais déjà pour elle, et sans m'en douter, une adoration moins chaste, cette adoration devenait plus ardente. Madame Sainte-Mars était pour moi une nécessité de ma vie, à quelque titre qu'elle y entrât.

Quoi qu'il en soit, nos plans ayant

été parfaitement arrêtés avec monsieur de Sainte-Mars, il me quitta, et je restai seul pour les mettre de mon côté à exécution.

Je fis la lettre que je devais écrire à monsieur de Pavie, j'y enfermai les billets de banque; mais une toute petite circonstance m'arrêta : j'avais oublié de m'informer de l'adresse de monsieur le duc de Pavie.

Je ne trouvai d'autre moyen que de la faire demander, ou plutôt que d'aller la demander moi-même à madame Sainte-Mars, qui devait la connaître.

En conséquence, je descendis chez elle.

Je remarquai encore un bruit de portes fermées avant qu'on ne vînt m'ouvrir.

Ce fut Victoire qui parut :

Madame Sainte-Mars avait plusieurs domestiques, et je m'étonnai de trouver encore cette fille. On eût dit qu'elle était là en sentinelle pour les visiteurs qui venaient de ce côté.

En m'apercevant elle eut un vif mouvement d'impatience.

Cela me déplut, et je lui demandai assez sèchement l'adresse de monsieur de Pavie.

— Pourquoi faire? me dit-elle d'un air fort étonné et alarmé à la fois.

— Il me semble que cela ne vous regarde pas ! lui dis-je.

— En ce cas, me répliqua-t-elle fort librement, il me semble que je ne suis pas un almanach d'adresses.

Comme la première fois, je tenais ma lettre à la main; Victoire continua sans me laisser répondre à son impertinence :

— Il demeure..... Mais si c'est pour lui envoyer cette lettre, il est inutile d'aller plus loin, car il est ici.

Elle prit alors la lettre qui était fort épaisse, et me regarda ensuite d'un air interrogateur.

— Faites attention, lui dis-je, que cette lettre renferme six mille francs de billets de banque, et donnez-la lui sur-le-champ.

— Bien, monsieur; je vous prie de vouloir bien attendre un moment.

— Pourquoi donc!

— Mais pour que vous soyez bien sûr que la lettre est arrivée à son adresse, à moins que vous ne vouliez un reçu.

— C'est inutile, lui dis-je en me retirant.

Au même instant, une voix impérieuse sortit de la pièce qui suivait le cabinet où j'étais...

On demanda qui était là. Je reconnus la voix du duc de Pavie.

Victoire me quitta, entr'ouvrit la porte qui menait à cette pièce, et répondit :

— C'est une lettre de monsieur Michel Meylan, qui venait demander votre adresse.

— Apporte ! répondit le duc de l'accent dont on parle à un chien de chasse.

Victoire disparut un moment et revint aussitôt.

— Maintenant que vous êtes sûr que votre lettre est arrivée, me dit-elle avec

humeur, bien le bonjour, et que Dieu vous bénisse.

Elle me ferma la porte au nez, et je restai seul sur le palier.

J'attribuai tant que je pus sa grossièreté au doute que je lui avais montré sur la remise exacte de ma lettre ; mais j'avais beau vouloir fermer mes yeux à la vérité, j'étais malgré moi tourmenté de l'idée que si j'avais interrogé cette fille, elle m'eût volontiers appris que je jouais un jeu de dupe.

Cependant j'étais rentré chez moi et je me préparais à retourner chez Justine, selon nos conventions avec mon-

sieur de Sainte-Mars, lorsqu'on sonna de nouveau à ma porte.

J'allai ouvrir.

C'était un énorme gaillard en redingote, qui sentait le laquais d'une lieue, et qui me demanda du ton dont il eût parlé à son camarade :

— Monsieur Michel Meylan?

— C'est moi.

La réponse fit immédiatement tomber le chapeau et incliner le chef de ce grand drôle, qui, après quelques excuses, me remit un billet auquel, me disait-il, on demandait une prompte réponse.

J'ouvris la lettre et j'y trouvai ces trois lignes évidemment écrites à la hâte et d'une main agitée :

« La duchesse de Frobental prie » monsieur Michel Meylan de passer » chez elle immédiatement; elle a des » choses de la dernière importance à » lui communiquer.

» La personne qui lui remettra cette » lettre est chargée de recevoir sa ré- » ponse. »

En tout autre circonstance j'eusse été surpris d'une pareille missive, mais après tout ce que j'avais appris, je cherchais seulement à comprendre dans quel intérêt la duchesse pouvait me prier de passer chez elle.

Je réfléchissais donc, fort incertain de décider s'il valait mieux retourner près de Justine avant d'aller voir la duchesse, ou s'il ne fallait pas mieux voir celle-ci avant de revoir Justine. En effet, il y avait chance d'apprendre de ce côté des choses qui m'éclaireraient sur la conduite que j'avais à tenir.

Cependant j'hésitais encore, lorsque le porteur de la lettre me dit :

— Madame la duchesse vous sera bien reconnaissante si vous pouviez venir tout de suite à l'hôtel.

Je me décidai, et je répondis à cet homme :

—Vous pouvez aller dire à madame

de Frobental que je serai chez elle quelques minutes après vous.

— Si monsieur veut monter dans la voiture qui est à la porte, me dit cet homme, elle est à ses ordres.

Je m'étais habillé après le départ de monsieur de Sainte-Mars, je pris mon chapeau, et je descendis en même temps que le messager de la duchesse.

Cette petite circonstance me rendit témoin d'un petit fait qui avait sa gravité.

Le messager, au lieu de me suivre jusqu'à la voiture, me quitta sous la voûte et gagna le grand escalier.

— Eh bien! lui cria ma vaillante

portière en se plantant sur son passage, où allez-vous?

— Chez madame Deslaurières, répondit mon homme.

Ceci semblait parfaitement confirmer ce que monsieur de Sainte-Mars m'avait dit des intentions de la duchesse.

Je me promis donc d'être avec elle d'une circonspection extrême, et de la laisser s'avancer de manière à en apprendre plus qu'elle ne croirait m'en dire.

XXV.

Première épreuve.

Je montai dans la voiture que la duchesse avait évidemment envoyée à mon intention. Cette voiture était sans armes et le cocher sans livrée.

Après quelques minutes d'une course

assez rapide pour me montrer qu'on avait hâte de me voir arriver, je descendis dans la cour d'un immense hôtel; mais au lieu de me mener au grand perron où étaient les antichambres, la voiture s'arrêta à l'une des ailes et en face d'une porte particulière qui s'ouvrit à mon arrivée, et à laquelle je trouvai un vieux valet de chambre en grande tenue, qui me demanda si j'étais monsieur Michel Meylan.

Après ma réponse, il m'engagea à le suivre, et j'entendis la voiture quitter la cour de l'hôtel.

J'étais en veine de tout observer et d'attacher un sens particulier à tout ce qui m'arrivait, et quoique mon entrée

n'eût eu rien de mystérieux, je trouvai cependant qu'il devait y avoir eu des raisons particulières pour m'introduire par un autre chemin que celui qui me semblait être la voie ordinaire.

Je suivis le valet de chambre jusqu'au premier; il m'ouvrit une porte et me fit entrer dans une vaste bibliothèque en me priant d'attendre un moment.

J'examinai l'endroit où je me trouvais et je vis un magnifique portrait de David, représentant un homme, d'une figure assez insignifiante, en costume de sénateur. C'était le portrait de monsieur de Frobental. Celui de la duchesse lui faisait pendant.

C'étaient bien là tous les traits de

madame de Frobental, c'étaient ses yeux ardents et lumineux, sa bouche aux lèvres minces et serrées, le nez parfaitement dessiné; le contour sévère et pur de son visage. Mais tout cela était d'une jeunesse qui semblait devoir remonter à plus de vingt-cinq ans, si l'on comparait le portrait à ce qu'était devenue la duchesse.

Les cheveux étaient d'un chatain plein de douceur, le sourire aimable, le teint animé, la lèvre rose, pas une ride, pas un pli, pas une marque de vieillesse, quoique ce ne fût plus la figure d'une très-jeune femme.

Cependant ce portrait était daté de 1812, et en 1821 madame de Froben-

tal avait les cheveux d'un blanc de neige.

Une maigreur excessive, une pâleur mate accusaient tous les angles de ce visage si gracieux et si plein huit ou dix ans avant, et lui donnaient l'expression farouche qui m'avait saisi la première fois que je l'avais vue.

Tout occupé de ces réflexions, j'étais resté en contemplation devant ce portrait, de façon que je n'entendis pas ouvrir l'une des portes de la bibliothèque, et que je fus très-surpris en entendant une voix grave dire près de moi :

— Ah! la douleur vieillit plus vite

que les années, vous le voyez, monsieur.

Je me retournai, c'était la duchesse.

J'étais venu dans cette maison avec les plus fâcheuses dispositions contre cette femme ; mais malgré moi à l'aspect de ce portrait, à la pensée de ce changement si extraordinaire survenu en si peu d'années, les paroles qu'avait prononcées madame de Frobental, me touchèrent vivement.

Qui sait, me dis-je en moi-même, si cette femme qu'on m'a représentée comme si dure, si insensible, si coupable, n'a pas eu horriblement à souffrir de sa faute, et peut-être encore plus de la calomnie?

Je m'inclinai respectueusement devant la duchesse, qui me montra un siége et qui s'assit près de moi.

Elle était encore plus pâle qu'à l'ordinaire, et sa respiration haletante et pénible me fit voir qu'elle était à peine maîtresse de son émotion.

J'avais presque pitié d'elle, mais j'étais moi-même fort embarrassé, et d'ailleurs je ne voulais pas être le premier à engager l'entretien. Il y eut donc entre madame de Frobental et moi un assez long silence.

Enfin, la duchesse se décida à parler :

— Ma démarche, me dit-elle d'une

voix entrecoupée, doit vous paraître très-extraordinaire; elle se rattache cependant à un évènement que je n'ai appris que ce matin, et auquel vous avez pris part. C'est celui qui est arrivé hier dans votre maison.

Je m'inclinai, et la duchesse reprit avec une confiance qui me prouva qu'elle n'avait aucun soupçon de ce que je pouvais savoir :

— Vous vous demandez sans doute à quel titre cet événement peut m'intéresser?

Je me rappelai à temps que le coupable ayant refusé de répondre, je pouvais à toute force ignorer son nom; je

ne sais quelle idée me vint de laisser la duchesse s'engager dans son récit, et je répondis :

— J'avoue, madame, que je ne puis deviner pourquoi cet événement vous trouble à ce point.

Elle se tourna vivement vers moi, et, avec une effusion de cœur que je crus être sincère, elle reprit :

— Comprenez-vous que je sois allée hier tranquille et heureuse... heureuse, non ! mais enfin sans crainte de nouveaux malheurs ; comprenez-vous que je sois allée hier dans votre maison, le jour même où mon fils y avait été arrêté comme le dernier des assassins !

— Votre fils, madame ! m'écriai-je, en continuant de jouer la comédie.

— Oui, monsieur, me dit-elle, mon fils... le duc de Frobental ; l'héritier d'un des plus grands noms de France, arrêté !

La duchesse se frappa le front à ces paroles avec un si violent désespoir qu'il me toucha vivement.

— Il faut sauver mon fils de l'horrible position où il s'est mis, monsieur, et je compte sur vous pour cela...

»Je ne vous fais point d'excuses de ce que je vous dis, je n'ai pas besoin de pallier mes paroles, la douleur d'une mère doit tout vous expliquer... Si je

me trompe, pardonnez-moi, mais je suis incapable de jouer avec vous une fausse comédie.

» Monsieur, si pour vous déterminer il vous faut de l'argent, beaucoup d'argent... demandez, je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

Je me levai et je saluai la duchesse en faisant mine de me retirer.

Elle me saisit la main et me retint en me disant :

— Pardonnez-moi... je ne sais ce que je dis... Eh bien! puisque vous êtes un homme d'honneur, vous comprendrez mon désespoir et vous me viendrez en aide... je vous remercierai

à genoux de votre bonté, et ma reconnaissance ne finira qu'avec ma vie.

Il y avait un accent si profondément vrai dans les paroles de cette femme, que je lui dis avec un entraînement réel :

— Je suis à vos ordres, madame, et tout ce qu'il faudra faire pour vous sauver un malheur pareil à celui qui vous menace, je le ferai.

— Oh ! merci, monsieur, merci... reprit la duchesse... répondez-moi donc franchement : connaissiez-vous cette femme chez qui mon fils a commis ce crime ?

Je m'étais engagé dans une voie d'où

je ne pouvais sortir sans me donner un démenti à moi-même; je continuai donc mon rôle d'ignorant; mais cette fois je le fis assez jésuitiquement et je répondis à la duchesse :

— Je ne la connaissais pas, du moins avant l'événement d'hier matin.

— Vous l'avez revue depuis?

— Oui, madame.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme?

— Mais c'est, je crois, une pauvre fille qui donne des leçons de piano pour vivre.

— C'est sans doute une de ces fem-

mes de vie honteuse que mon fils aura été ramasser je ne sais où... c'est la maîtresse du duc, n'est-ce pas?

— Sa maîtresse? dis-je, entraîné par l'affreuse idée que faisait naître en moi cette supposition; je ne le crois pas, madame.

— Mais qu'est-elle donc? et d'où pouvaient venir les violences de mon fils envers cette femme, s'il n'avait aucun doute sur elle, si elles ne partaient de quelque sentiment violent de jalousie qui l'a égaré jusqu'au crime?

Je me trouvai pris dans cette question et je ne sus pas m'en tirer plus adroitement qu'en répondant :

— Quant à cela je l'ignore parfaitement.

— Mais enfin, puisque vous l'avez revue, que vous a-t-elle dit? quelle cause a-t-elle donnée à la présence de mon fils, à cette altercation, à ces violences?

Je me sentis rougir et la duchesse vit mon embarras : je ne sus que répondre.

— Il y a quelque chose que vous ne voulez pas me dire, monsieur, reprit-elle en me dévorant des yeux, quelque chose de plus affreux peut-être que tout ce que je puis supposer.

J'hésitais un moment pour savoir si je dirais toute la vérité à madame de

Frobental, mais l'embarras que j'eusse éprouvé à la lui dire eût été encore plus grand que celui que j'éprouvais à me taire.

— Quoi que j'aie pu apprendre de cette malheureuse fille, dis-je à la duchesse, cela ne peut en rien changer mes dispositions à vous rendre tel service que vous me demanderez...

« Veuillez donc vous hâter de m'apprendre ce que vous désirez que je fasse, car je lui ai promis de retourner près d'elle, et j'y serais déjà si votre lettre ne m'avait appelé ici.

Jamais changement de décoration ne s'opéra plus vite que celui qui se fit alors

dans l'air, la voix et les façons de la duchesse à mon égard.

Au lieu de cette douleur pleine d'entraînement qui semblait la jeter à mes pieds, au lieu de cette parole que les sanglots paraissaient suffoquer à chaque instant, au lieu de cette confiance qui m'avait séduit, je vis une froideur hautaine se répandre sur ses traits.

— Pardon, me dit-elle, monsieur, mais je croyais que vous m'aviez comprise ; je croyais que vous ne mettriez pas de restriction au service que je vous demande.

— Des restrictions !... lui dis-je d'un ton véritablement fort surpris. A mon

tour, madame, je ne vous comprends pas ; je n'ai mis aucun retard à me rendre chez vous dès que vous m'y avez demandé ; je vous ai dit que j'étais tout à vous à l'instant où vous m'avez prié de vous aider à sauver votre fils, que pouvais-je de plus, madame?

— Je n'ai le droit de rien vous demander, monsieur, fit la duchesse, et vous ne me devez rien ; mais vous commencez la vie, et par conséquent il y a des choses que vous ignorez sans doute et que je dois vous dire. Ce qui fait les hommes d'honneur, monsieur, c'est, avant toute chose, la franchise.

» Vous êtes mêlé à une affaire déplorable et où l'honneur et la liberté de

mon fils sont compromis; je me livre à vous, je vous dis tout; c'est une mère qui vous parle, qui vous implore, une mère qui a besoin de tout savoir pour agir d'une manière efficace et prudente; et voilà que, je ne sais sous quel prétexte et dans quel but, vous refusez de m'apprendre des choses qui peuvent m'éclairer, me guider...

» Pensez-vous, monsieur, qu'en présence de cette conduite je puisse croire à la franchise de vos offres? Pensez-vous que je ne puisse pas en être à me repentir de vous avoir confié un secret qui peut perdre mon fils?

— Je vous avoue, madame, que je

ne vois pas le secret que vous m'avez confié.

— Monsieur, je ne suis pas tellement privée d'amis, reprit la duchesse, que je n'eusse pu obtenir dès ce matin l'élargissement du duc ; je l'eusse éloigné, je l'eusse fait partir, et vous auriez sans doute toujours ignoré quel était le coupable; c'est moi qui vous l'ai dit.

Je trouvai la leçon si malavisée, que je ne l'acceptai point, et sans trop réfléchir à la valeur et surtout aux suites que pouvait avoir l'aveu que j'allais faire, je repartis immédiatement à la duchesse :

— Vous ne m'avez rien appris, ma-

dame, et je savais parfaitement que le coupable était le duc de Frobental.

A cette déclaration la duchesse se recula sur son siége, en me regardant d'un œil de vipère.

Nous étions bien loin des sanglots de la mère, des regards éplorés et des supplications qui m'avaient accueilli.

— Quel homme êtes-vous donc? fit la duchesse d'un ton dont elle ne se donnait plus la peine de déguiser la sécheresse. Vous le saviez, dites-vous? Pourquoi me l'avoir caché? quel intérêt avez-vous à cela?... quel est votre but... votre projet?

Je pris mon parti d'être aussi sec que

madame de Frobental ; d'ailleurs je me sentais très-fort contre elle, et lui répondis aussitôt :

— Permettez-moi, madame, de vous faire observer que le hasard le plus inattendu m'a jeté dans une affaire déplorable ; j'y suis et j'y voudrais rester parfaitement étranger.

» Cependant, par considération pour votre nom, j'ai bien voulu vous entendre, c'est ce que j'ai fait, c'est ce que je suis prêt à faire encore.

» Vous me demandez ce que je puis savoir de cette affaire, permettez-moi de vous dire que je pourrais vous demander d'abord quelles sont vos inten-

tions, afin de régler ma conduite d'après vos propres desseins.

La duchesse se tut un moment.

Soit qu'elle eût compté sur la supériorité de sa position pour m'imposer à moi, pauvre étudiant, soit qu'elle eût mis sa confiance dans l'inexpérience d'un très-jeune homme, elle parut cruellement piquée de me voir entrer dans une discussion calme, et, emportée par l'humeur que lui causa ma réponse, elle repartit avec une aigreur par trop maladroite :

— En vérité, monsieur, il me semble que j'ai mis plus de bonne grâce dans le service que j'ai pu vous rendre hier.

Il s'agissait des cinquante louis qu'elle m'avait prêtés... Je me sentis rougir de dépit et de rage.

— J'avais oublié de vous dire, madame, m'écriai-je en me levant, qu'au moment où j'ai reçu votre lettre, j'allais vous envoyer cette somme. J'ai si maladroitement été empressé de me rendre chez vous, que j'ai oublié de la prendre sur moi... Dans cinq minutes, elle vous sera remise.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

Madame de Frobental m'examinait pendant que je lui parlais ainsi, et comme je prenais résolument le chemin de la porte, elle se leva, vint à moi,

me prit la main et me dit avec un accent qui m'arrêta :

— Ah ! monsieur, que je voudrais que mon fils eût dans le cœur de ces nobles indignations, de ces fières colères...

» J'ai eu tort, monsieur, très-grand tort... mais si vous saviez toute l'horreur de ma position, vous comprendriez que le trouble où elle me plonge ne me laisse pas le pouvoir de mesurer mes paroles comme je le dev rais

» Ayez pitié de moi, monsieur, je vous fais mes excuses bien sincères.

Je m'arrêtai, déjà repentant de la

colère que j'avais montrée, et je dis à madame de Frobental :

—Veuillez donc vous expliquer, madame, et me dire enfin quelles sont vos intentions.

— Écoutez-moi donc, reprit la duchesse : voici le plan que j'ai formé et dans lequel votre bonne volonté peut m'être d'un puissant secours.

XXVI.

Un projet maternel.

Nous reprîmes nos places et la duchesse, se décidant enfin à me confier ses projets, reprit ainsi :

— Mon premier devoir, mon premier désir, c'est d'arracher mon fils à

une poursuite criminelle; mais ce serait une imprudence très-grave que de le laisser parfaitement libre après une pareille action. L'impunité que je lui aurais assurée ne ferait sans doute que le pousser plus avant dans ses désordres.

» Je veux donc qu'en retour de la liberté que je veux lui rendre, il contracte un engagement qui le tienne éloigné de Paris et qui le soumette à une surveillance assez sévère pour dompter la violence de son caractère et réformer ses honteuses habitudes.

J'attends le ministre de la guerre, c'est un ancien ami de monsieur de Frobental et il est resté le mien; je ne craindrai pas de lui avouer la vérité,

et je suis sûre qu'il fera tout ce que je lui demanderai pour me venir en aide.

» Il y a, je m'en suis assurée, un régiment prêt à s'embarquer pour l'île Bourbon. Je le prierai d'incorporer mon fils dans ce régiment, mais il faut que mon fils consente à signer son engagement : une fois le consentement obtenu, l'avis lui sera donné de rejoindre immédiatement; je le laisserai dans la prison où j'ai obtenu qu'il fût gardé au secret, je le laisserai dépasser, dis-je, le jour qui lui sera marqué pour son départ dans la feuille de route.

» Ce jour passé, la prison lui sera ouverte. Mais à peine l'aura-t-il quittée, que des gendarmes apostés à cet effet

s'empareront de lui comme réfractaire, conduit ainsi de brigade en brigade jusqu'à sa destination, j'aurai soin que le colonel du régiment où il sera incorporé le retienne en prison jusqu'au jour du départ des troupes.

» De cette façon, il partira, il quittera la France; le régime militaire, l'éloignement de la patrie, le voyage, briseront peut-être ce caractère indomptable et me le ramèneront plus soumis et peut-être enfin digne du nom qu'il porte.

J'écoutais attentivement la duchesse; ce plan me paraissait admirablement combiné, quoique je ne comprisse point

encore en quoi je pourrais participer à l'exécution de ce plan.

J'admirais avec quelle facilité cette mère disposait du sort de monsieur son fils, et j'ajoutais en moi-même aux espérances pieuses qu'elle venait de montrer, cette espérance qui était à mon sens au fond de son âme :

« Et comme monsieur mon fils con-
» tinuera probablement ses orgies à l'île
» Bourbon, il est probable qu'avec l'aide
» d'un climat assez meurtrier, il y mour-
» ra en peu de temps et me débarras-
» sera d'un fléau qui trouble le calme
» de ma vie. »

Ce fut dans ce sentiment que je com-

pris le plan de la duchesse, et elle devina sans doute que je n'en étais pas profondément touché, car elle se hâta de reprendre :

—Me trouvez-vous donc trop sévère, monsieur, contre un fils que les lois peuvent punir de la dernière peine ?

Elle avait parfaitement raison, mais je ne sais par quel sentiment secret cette résolution toute juste, toute nécessaire qu'elle fût, me paraissait bien froidement calculée.

On propose de pareils arrangements à une mère pour lui sauver un horrible malheur, et elle les accepte en désespoir de cause ; mais, selon moi, il ne

lui va pas de les arranger avec une précision qui montre une très-grande présence d'esprit.

Je me dispensai toutefois de faire la moindre observation à ce sujet, et je dis à la duchesse :

— En présence d'un malheur comme le vôtre, madame, personne n'a le droit de discuter les moyens qui peuvent vous sauver. Mais ce que je dois vous dire, madame, c'est que je ne comprends pas encore à quoi je puis vous servir dans l'exécution de ce projet.

— Le voici, monsieur, dit la duchesse d'un ton fort doux : ce n'est pas

assez que mon fils parte, ce n'est pas assez qu'on ne retrouve plus le coupable, il faut aussi que la plainte disparaisse.

Je me rappelai immédiatement le plan que m'avait tracé monsieur de Sainte-Mars, et je voulus voir si par hasard il s'accorderait avec les vues de madame de Frobental; et je l'interrompis pour lui dire :

— Pour cela, il faudrait que cette fille quittât Paris aujourd'hui-même, en laissant une déclaration qui porterait que c'est elle qui, poussée par un désespoir dont elle n'a pas à rendre compte, a voulu se précipiter par la fenêtre.

» D'un autre côté, je pourrais dire qu'elle m'a répété verbalement cette déclaration écrite, et il est probable que toute poursuite, toute recherche contre votre fils s'arrêterait immédiament.

— Mais c'est à merveille! s'écria la duchesse avec un vrai sourire. Je n'aurais pas mieux imaginé, et vous avez été au-devant de toutes les difficultés.

» Cette fille vous a-t-elle donc fait part de ses intentions?

— Peut-être...

— Et à quel prix a-t-elle mis son silence et sa disparition?

Je m'étais engagé plus avant que je

n'aurais voulu, mais je me rappelais les paroles de Justine, son désir incessant de s'arracher à toutes ces intrigues ; il me sembla que je servais tout le monde en aidant la duchesse dans son projet, et je lui répondis :

— Je ne pense pas que le prix que Justine voudra mettre à son départ et à son silence doive vous occuper ; elle ne désire, elle ne veut que le repos. « Un passeport et de quoi quitter la » France, m'a-t-elle dit, voilà tout ce » que je désire. »

— Mais, reprit madame de Frobental avec une sorte d'inquiétude, comment se fait-il qu'elle ne vous ait rien dit sur la cause des violences dont elle a été l'objet ?

— Madame, voulez-vous compter sur moi? voulez-vous croire que je vous servirai avec loyauté et franchise?

— Sans doute.

— Eh bien! madame, veuillez ne pas m'interroger sur des choses que je ne puis pas vous dire, que je ne voudrais pas savoir...

— Mais, qu'est-ce donc? fit la duchesse.

Comme j'allais lui répondre, un petit coup discret fut frappé à une des portes de la bibliothèque, et avant que la duchesse n'eût répondu, une tête charmante se glissa entre la porte entrebâillée.

— Que voulez-vous, Clara ? dit vivement la duchesse.

— Maman, répondit la délicieuse enfant, cette dame que vous m'avez dit de recevoir en vous attendant est là depuis une demi-heure ; elle paraît étonnée de ne pas vous voir, car elle m'a demandé plusieurs fois si je savais pourquoi vous l'avez fait prier de passer chez vous.

— Je suis à elle à l'instant, fit la duchesse.

Puis elle reprit :

— Le ministre n'est point encore arrivé?

— Non, maman.

— Eh bien, tenez encore compagnie à madame Deslaurières pendant cinq minutes, je vais aller la trouver.

» Excusez-moi bien près d'elle, et dites-lui qu'il s'agit d'une chose qui l'intéresse au dernier point.

Cet incident, que la duchesse laissa passer comme fort indifférent, me sembla un avertissement du ciel.

Tout le plan qui m'avait été dénoncé par monsieur de Sainte-Mars commençait de cette façon à être mis à exécution ; c'était l'affaire de la saisie des papiers de madame Sainte-Mars, organisée en même temps que la disparition de Justine.

Tant de présence d'esprit et tant d'activité dans une mère si éplorée m'étonnèrent...

Je me demandai donc si pour prix du service qu'on attendait de moi, je ne pourrais pas sauver à ma Fanny les persécutions dont elle était menacée, et je repris ma figure la plus diplomatique pour recevoir madame de Frobental, lorsqu'elle revint à moi après le départ de sa fille, pour me dire :

— Par grâce! monsieur, ne me laissez pas dans l'affreuse inquiétude où me mettent vos réticences!

Je n'étais plus à ce sujet, et je répondis très-froidement à la duchesse :

— Madame Deslaurières vous attend, madame.

— Sans doute... vous la connaissez ?

Je fis une moue dédaigneuse, et je repartis :

— Je ne la connais pas personnellement, mais je sais quel parti on peut tirer de cette femme.

Madame de Frobental me regarda avec des yeux si étonnés que, ravi de l'effet que je venais de produire, je continuai en lui disant :

— Elle est fort belle; cette beauté peut être une excellente protection pour son mari.

La duchesse devint verte de colère ;

elle en fut tellement suffoquée qu'elle ne m'interrompit point.

Je compris que je ne pouvais plus soutenir l'insolence de mes paroles qu'en poussant encore plus loin cette insolence elle-même, et j'ajoutai aussitôt :

— Cette protection peut faire confier à monsieur Deslaurières une mission politique fort importante, celle par exemple de s'emparer de papiers qui intéressent *au plus haut point* (j'appuyai sur ces mots) les secrets de l'État, et il peut arriver que monsieur Deslaurières rende le service qu'il a reçu en enlevant du milieu de ces documents politiques une correspondance qui in-

téresse aussi *au plus haut point* une noble famille.

La duchesse m'écoutait les yeux ouverts, la bouche quasi béante; elle se passa ensuite les mains sur les yeux, et secoua la tête avec un mouvement convulsif.

Elle doutait de ce qu'elle venait d'entendre, elle semblait se croire sous l'empire d'un rêve effroyable...

Enfin, elle se prit encore à me regarder comme si elle eût voulu pénétrer jusqu'au fond de ma pensée.

Je ne pus m'empêcher de jouir de l'effet prodigieux que j'avais produit, et je regardai la duchesse en souriant. Il me serait impossible de peindre tout ce qui s'agita de passions furieuses sur

le visage de madame de Frobental pendant les quelques instants que dura ce silence.

Certes, je suis assuré qu'à ce moment elle rêva s'il n'était pas possible d'écraser, d'anéantir tout-à-coup l'homme qui osait lui dire de pareilles choses. Mais comme je restais devant elle parfaitement calme et assuré, il lui fallut bien se résoudre à me laisser vivre.

Tous ses efforts pour se remettre furent vains pendant quelques minutes, et ce ne fut qu'après avoir essayé à deux ou trois reprises de prononcer une parole, qu'elle parvint à me dire avec une sorte de cri rauque et déchirant :

— Mais qui êtes-vous donc, vous?.. et que me voulez-vous donc, vous aussi?

J'avais voulu faire l'important, et j'avoue que la question de la duchesse m'embarrassa étrangement.

Je n'aurais su en effet que lui répondre, si ce n'était que je voulais qu'on laissât madame Sainte-Mars en repos; or cette réponse une fois faite, il me fallait nécessairement entrer dans le détail de tous les renseignements que j'avais sur la position de la duchesse, et Dieu sait comment j'aurais commencé cet étrange récit!

Dieu sait comment madame de Frobental l'eût écouté! Dieu sait encore ce

que m'eût valu ce récit et à quelles extrémités la duchesse eût pu se porter contre un homme qui savait... tout ce que je savais !

Heureusement que nous fûmes interrompus par l'arrivée du vieux valet de chambre qui m'avait introduit Il annonça à madame de Frobental que Son Excellence monseigneur le ministre de la guerre était dans le salon avec madame Deslaurières et mademoiselle de Frobental.

On ne fait pas attendre un ministre, et surtout un ministre auquel on a une grâce à demander, et je crus que madame de Frobental allait me quitter, que je pourrais partir, et que je serais

libre enfin de tenir un moment conseil avec moi-même pour savoir comment je me conduirais au milieu de tous ces intérêts opposés qui venaient à moi sans que je pusse trop m'en expliquer la raison.

Mais je fus trompé dans mon attente ; la duchesse ne répondit que par un signe au valet de chambre.

Immédiatement après, elle se tourna vers moi, complètement remise et maîtresse d'elle-même.

— Vous comprenez, me dit-elle, que notre explication n'en peut pas rester là... il faut que je sache tout ....

— Je serai toujours à vos ordres, madame, dis-je à madame de Frobental, et demain...

— Aujourd'hui même, monsieur.

— Dans la soirée, si cela vous plaît.

— Non, monsieur, non, vous ne pouvez pas me quitter ainsi.

— Pardon, madame, lui dis-je; mais quelque intérêt que je prenne à votre position, quelque désir que j'aie de vous être utile, j'ai moi-même des intérêts très-graves dont il faut que je m'occupe.

— Précisément aujourd'hui même? me dit madame de Frobental d'un air soupçonneux.

— Précisément aujourd'hui, répondis-je fort sèchement.

» Hier il s'est élevé entre moi et monsieur le duc de Pavie une discussion assez vive pour que j'aie dû lui envoyer un de mes amis, et il est nécessaire que je sois chez moi quand cet ami m'apportera la réponse de monsieur le duc.

— C'est vrai, dit la duchesse en paraissant réfléchir. Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers moi, n'avez-vous pas contracté vis-à-vis de monsieur de Pavie une dette?

— Qui est acquittée depuis ce matin, madame, et qui ne peut plus être un obstacle à une rencontre entre nous, à moins que les explications que doit lui donner monsieur de Sainte-Mars...

On eût dit que je poussais à plaisir

madame de Frobental de précipices en précipices.

A peine relevée d'une chute, elle recevait un nouveau coup. Le nom de monsieur de Sainte-Mars lui donna encore un de ces étonnements épouvantés qu'elle avait déjà subis deux fois durant notre entretien.

— Quoi! me dit-elle, vous connaissez monsieur de Sainte-Mars?

— Oui, madame.

— Ah! je comprends tout maintenant... Oh! le misérable! le misérable! s'écria-t-elle en frappant ses mains avec violence... il vous a dit...

Elle s'arrêta devant ce qu'elle allait me révéler et reprit :

— Il me l'avait annoncé : ni bassesses, ni calomnies, ni lâchetés, rien ne lui coûtera pour arriver à son but; mais je jure sur mon âme que ce ne sera pas.

***

De tous ceux qui étaient mêlés à cette horrible histoire, monsieur de Sainte-Mars était encore celui qui, à part les injures de Justine, était resté le plus entier et le plus irréprochable; et voilà

qu'à son nom, les mots de misérable, les accusations de calomnie et de lâchetés sortaient de la bouche de la duchesse.

Monsieur de Sainte-Mars m'avait démontré que j'étais la dupe des autres; est-ce que je ne serais pas aussi la dupe de monsieur de Sainte-Mars? Il y avait là de quoi perdre la tête.

La duchesse ne prit pas garde à la sombre préoccupation dans laquelle je tombai tout-à-coup et me dit :

— Veuillez me suivre au salon, je vous en supplie, monsieur; je vous laisserai quelques minutes avec ma fille et madame Deslaurières, et nous repren-

drons cet entretien, car maintenant que je sais que vous connaissez monsieur de Sainte-Mars, il faut que je vous éclaire sur le compte de ce misérable.

Je me laissai emmener par la duchesse, fort troublé, fort incertain, et surtout fort curieux d'apprendre ce qu'était monsieur de Sainte-Mars, et de juger par moi-même si l'idée de la machination qu'il avait prêtée à la duchesse n'était pas une invention de sa part, et conséquemment une calomnie.

XXVII.

La Paix ou la Guerre.

La duchesse me fit passer par d'assez vastes appartements, et nous arrivâmes dans un grand salon où mademoiselle de Frobental était fort occupée à un métier de tapisserie, pendant que

le ministre causait sur un divan avec madame Deslaurières et d'un air qui annonçait que la rencontre d'une si jolie femme ne lui était pas indifférente.

Avec une aisance dont les émotions précédentes semblaient devoir rendre madame de Frobental incapable, elle alla à madame Deslaurières, l'accabla des politesses les plus empressées, la félicita de sa beauté, de sa grâce, de son élégance; lui demanda la permission de la quitter un moment, et sans attendre la réponse de madame Deslaurières, elle pria le ministre de vouloir bien la suivre.

Celui-ci s'inclina avec un respect qui me parut profondément ironique, et

madame de Frobental sortit après avoir dit à madame Deslaurières :

— Je vous laisse avec un de vos voisins et ma fille qui voudra bien vous tenir compagnie.

Ces derniers mots furent adressés à la jeune Clara avec un regard qui lui ordonnait de ne point quitter le salon.

C'était sans doute une sentinelle posée pour m'empêcher de m'éloigner et pour prévenir une explication entre moi et madame Deslaurières.

La précaution était inutile de ce côté, je n'avais aucune envie de causer avec cette femme, pour laquelle j'éprouvais une répulsion inconcevable. Nous

étions tous trois fort occupés probablement de nos propres pensées, car nous ne fîmes nulle attention les uns aux autres.

Cependant l'impatience me gagna bientôt, et après avoir examiné les dessins des meubles en gobelins et les tentures du salon, je me laissai aller à regarder madame Deslaurières. Elle était plongée dans une profonde rêverie; quelque chose d'amer et de douloureux contractait ses noirs sourcils, sa bouche avait une cruelle expression de dédain, et je vis ses doigts se crisper avec une sorte de colère : une larme vint à ses yeux et un soupir profond s'échappa de sa poitrine.

A ce moment elle releva la tête et me vit devant elle ; elle rougit et détourna les yeux.

Mais comme si cette femme eût été honteuse du remords qui l'agitait peut-être en ce moment, elle sembla repousser la bonne pensée qui lui venait et se reprit à me regarder, le sourire aux lèvres et le regard assuré.

Elle était véritablement belle avec sa blonde et abondante chevelure encadrant d'un ton doux et doré le sombre éclat de ses yeux noirs.

— Eh bien ! monsieur Meylan, me dit-elle, comment a fini votre soirée d'hier?

Mademoiselle Clara, qui jusque-là avait tenu les yeux baissés sur son métier, les releva sur moi comme pour voir ce qu'un jeune homme assez bien tourné répondrait aux agaceries d'une jolie femme.

Si madame Deslaurières avait mis de la vanité à me forcer à lui parler, j'en mis de mon côté à lui montrer que je ne me laissais point prendre à son assurance, et je lui répondis du ton le plus froid et le plus dédaigneux :

— Cette soirée a fini comme elles finissent toutes : on s'est fort ennuyé, on a beaucoup joué pour tuer l'ennui; et il y a des gens qui ont payé fort cher la faveur de se rencontrer avec des

gens qu'ils ne désiraient nullement connaître.

Il eût fallu trop de bonne volonté pour ne pas comprendre mon impertinence; et la mine que fit madame Deslaurières me montra jusqu'à quel point elle en avait été blessée.

Mais elle reprit presque aussitôt sa figure riante et moqueuse, et elle me dit avec un sang-froid parfait :

— Ce que vous me dites-là m'étonne, monsieur, et cela m'étonne surtout de vous l'entendre dire dans ce salon, qui devrait vous rappeler que c'est chez madame Smith que vous avez eu l'honneur de rencontrer hier soir madame la duchesse de Frobental, chez qui vous êtes ce matin.

Si mademoiselle Clara n'avait pas été présente, ou bien si j'avais osé répondre sincèrement, j'aurais pu dire à madame Deslaurières que j'étais fort peu sensible à l'honneur d'avoir rencontré madame de Frobental, mais à défaut de cette réponse, je voulais absolument en trouver une, et comme j'étais en veine d'impertinence, je répliquai immédiatement :

— Ce n'est pas d'elle dont je veux parler, madame.

Mais autant j'étais décidé à montrer à cette femme le peu de cas que je faisais d'elle, autant elle l'était de son côté à repousser mes paroles comme si elles ne pouvaient la concerner.

Aussi reprit-elle avec le sourire le plus moqueur :

— Ah ! vous voulez parler sans doute de monsieur le duc de Pavie, qui vous a si lestement gagné votre argent ?

Je fronçai le sourcil, et elle continua d'un air encore plus railleur :

— Mais vous avez dû trouver près de lui une compensation à l'ennui de votre soirée et au chagrin de votre perte.

Je ne puis dire jusqu'où ma réponse à cette raillerie eût pu dépasser toutes les bornes de la convenance, tant j'étais outré de voir toucher par des mains impures à un sentiment que je croyais

avoir enfermé dans le sanctuaire de mon cœur.

Je ne puis, dis-je, affirmer qu'en ce moment je n'eusse pas poussé la grossièreté jusqu'à l'injure, si je n'avais remarqué que mademoiselle de Frobental m'examinait d'un air fort étonné, et qui me dit suffisamment qu'elle ne comprenait pas qu'on pût parler à une femme du ton dont je parlais à madame Deslaurières.

Cette circonstance arrêta ma réponse sur mes lèvres, mais elle ne fit qu'accroître ma mauvaise humeur.

Cependant, comme je ne voulais pas en avoir le démenti, et que je ne vou-

lais pas non plus donner de moi une trop mauvaise idée à cette belle jeune fille, je m'approchai de madame Deslaurières de manière à la cacher complètement à mademoiselle de Frobental, et je lui dis à voix basse :

— Madame, je suis plus intelligent que certaines personnes; je comprends parfaitement les allusions qu'on m'adresse, mais il ne me convient pas toujours de les accepter. Du reste, madame, je crois devoir vous avertir, non pas en ami, c'est un titre auquel je n'ai aucune prétention, que je sais trop de choses ou que j'en ai peut-être trop vu pour qu'il ne fût pas dangereux de me forcer à me défendre contre des attaques que je n'ai point provoquées.

Madame Deslaurières devint toute confuse, et une expression pleine de tristesse remplaça son joyeux sourire.

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, me dit-elle, vous êtes libre de dire tout ce que vous savez et tout ce que vous avez vu. Toutefois je ne pensais pas qu'une bien légère plaisanterie pût m'attirer une réponse si dure.

— Il y a des choses avec lesquelles on ne doit pas plaisanter, madame, lui répondis-je aussitôt, dans l'intention de continuer une leçon plutôt que de l'entretenir de mes propres sentiments. Il y a des affections graves et sincères qu'une moquerie flétrit et auxquelles on ne doit pas laisser toucher par respect pour soi-même.

Madame Deslaurières me considéra un moment avec une expression assez extraordinaire pour que je le remarquasse.

Je vis qu'elle hésitait pour savoir si elle devait prendre mes paroles au sérieux ou du côté plaisant. Elle se demandait probablement s'il fallait me plaindre ou me railler.

Enfin elle me dit tout-à-coup, et comme si elle avait eu besoin de s'expliquer elle-même ce qu'elle éprouvait.

— Vous l'aimiez donc véritablement avec cette passion!

La question me surprit, et la bonne

foi avec laquelle elle avait été faite me désarma pour ainsi dire tout-à-coup. Je crus comprendre que cette femme n'avait osé toucher à mes sentiments que parce qu'elle les assimilait à ceux qu'elle avait dans le cœur, mais qu'en même temps elle était capable de sentir et de respecter ceux qui avaient en eux-mêmes de la foi et de la sincérité.

Cependant lui répondre aussi directement qu'elle m'avait parlé, c'eût été lui faire un aveu que je ne voulais faire à personne, et à elle moins qu'à tout autre, et je lui répondis, mais beaucoup plus gracieusement que je ne l'avais fait jusque-là :

— En vérité, madame, je ne puis

comprendre de qui vous voulez me parler et à qui vous faites allusion.

— Vous ne pouvez, me dit-elle, nier une passion que vous avez assez affichée pour que tout le monde en ait été le témoin et pour que tout le monde en parle.

— Cela veut dire, n'est-ce pas, madame, que je me suis montré ridicule aux yeux de bien des gens?

— Est-ce que vous trouvez par hasard, monsieur, qu'il y a du ridicule à être amoureux?

— Je ne prétends point cela, madame: mais il y a du ridicule à poursuivre de sa passion une femme qui ne

peut ni ne doit y répondre ; et il y aurait plus que du ridicule à laisser croire qu'on a conçu quelque espoir lorsqu'on a pour elle le respect le plus profond et le plus mérité.

Madame Deslaurières me regarda avec un nouvel étonnement, mais toute expression de raillerie s'était effacée, et elle se contenta de répéter mes dernières paroles.

— Le plus profond respect? me dit-elle.

J'étais en train de professer, vice qui quoi qu'on en dise, appartient bien plus à la jeunesse qu'à l'âge mûr.

Je répondis donc par un de ces petits axiomes amoureux qui ne répondait nullement à la question de madame

Deslaurières, mais qui répondait parfaitement à ma pensée.

Nous causions toujours à voix basse.

— Croyez-vous, madame, qu'on puisse aimer véritablement une femme qu'on ne respecte pas? Croyez-vous qu'il puisse y avoir une passion durable et sincère, si elle ne considère pas comme un être sacré la femme à qui elle s'adresse?

J'avais réussi au delà de ce que j'espérais; madame Deslaurières m'avait sans doute compris, car elle devint immédiatement assez triste et me répondit en baissant la tête :

— Vous avez probablement raison, monsieur, il doit être bon d'être aimé ainsi.

***

Nous en étions là de notre conversation, lorsque la duchesse reparut avec le ministre. Leur présence me rappela immédiatement dans quel but et dans quel intérêt on avait fait venir madame Deslaurières, et je lui dis tout bas :

— Prenez garde, madame, à ce qu'on veut vous faire faire ici.

Cette parole fut encore plus puissante que tout ce que j'avais dit jusque-là; et, malgré tout le dédain que je croyais avoir pour cette femme, ma vanité fut particulièrement flattée de l'effet que j'avais produit sur elle et de l'espèce d'ascendant de mes conseils.

Elle n'eut pas le temps de me répondre, car la duchesse s'avança vivement vers nous en nous examinant tous les deux et en disant :

— Je suis charmée de voir que vous avez bien voulu réparer l'un envers l'autre l'impolitesse que j'ai faite en

quittant mon salon ; j'en suis d'autant plus charmée, ajouta madame de Frobental en s'adressant plus particulièrement à madame Deslaurières, qu'il faudra que je vous demande la permission d'être encore une fois impolie envers vous, madame. Mais, si je vous enlève un aimable causeur, (et ce mot fut dit avec la plus parfaite impertinence), je vous laisse du moins avec Son Excellence qui a à vous parler d'une affaire qui ne vous intéressera pas moins que ce qu'a pu vous dire monsieur Meylan.

» Quant à vous, ajouta-t-elle en se tournant de mon côté, je vous demanderai encore un moment d'entretien, après quoi je vous laisserai parfaitement libre de mes importunités.

Comme on a pu le voir, j'avais été fort peu disposé jusqu'à ce moment en faveur de la duchesse; l'arrogance de ses dernières paroles et de ses façons envers moi me fâcha tout-à-fait, et je la suivis avec l'intention bien formelle de lui montrer ce que je valais et ce que je pouvais.

Mais ce que je valais et ce que je pouvais vis-à-vis de madame de Frobental ne consistait qu'en ce que je savais, et je me résolus à le lui dire, au risque de ce qui pourrait en arriver.

Du reste elle me fit la partie très-facile, car à peine fûmes-nous rentrés dans la bibliothèque, qu'elle s'écria

très-vivement et d'un ton très-impérieux :

— Monsieur, il y a dans tout ceci une intrigue infâme que vous devez connaître, puisque vous connaissez monsieur de Sainte-Mars. Cette intrigue, il faut me la révéler, ou bien il me sera permis de penser que vous y prêtez les mains.

Je montai sur mes grands chevaux, je pris ma tenue la plus suffisante et je répondis à la duchesse en laissant tomber mes paroles une à une :

— Et d'abord, madame, je vous prie d'observer que l'opinion que vous pouvez avoir de moi m'est fort indifférente.

Je vous prie d'observer encore, madame, qu'il y a quarante-huit heures je ne connaissais ni monsieur de Sainte-Mars, ni monsieur votre fils, ni vous, madame, ni aucune des personnes qui s'agitent dans cette intrigue que vous qualifiez d'infâme et à laquelle, par conséquent, il doit m'être souverainement déplaisant d'être mêlé.

La duchesse voulut m'interrompre; mais je continuai avec une fatuité si imperturbable qu'elle arrêta l'élan de sa colère.

— Voulez-vous savoir mon histoire dans tout ceci, madame?

» J'étais fort tranquillement chez moi, lorsque j'entends pousser des cris aigus; je vois au-dessus de ma tête une femme

qu'un portefaix ivre veut jeter par la fenêtre. Emporté par un sentiment de pitié et d'horreur, je monte chez cette femme, je l'arrache à la mort; et voilà que parce que j'ai fait l'action assurément la plus simple du monde, voilà que je deviens le but des confidences des uns, des menaces des autres, des prières et des plaintes de je ne sais qui, voilà, dis-je, que chacun se croit le droit de me prendre à partie pour me faire l'agent de ses intérêts.

» Mais, madame, ne pensez-vous pas qu'il peut arriver une heure où je répondrai à tout le monde que je ne veux point d'autre rôle dans cet événement que celui que m'y assignera l'avenir.

» Si cette affaire va devant les tribunaux, je suis un des vingt témoins qui ont vu le crime de monsieur votre fils, et mon témoignage ne le compromettra pas plus qu'aucun de ceux qui seront probablement portés contre lui. Si votre crédit parvient à étouffer cette affaire, soyez bien sûre d'une chose, madame, c'est que ce n'est pas moi qui en parlerai d'aucune façon.

» Agissez donc comme si je n'existais pas, faites partir votre fils, qu'il s'engage…

— Mais, monsieur, s'écria violemment la duchesse en m'interrompant enfin, il refuse, il ne veut pas, il prétend qu'il n'a qu'à dire un mot, et que

je serai la première à lui rendre sa liberté sans condition; il a été plus loin encore, il a osé dire que cette femme elle-même se tairait devant la justice et ne porterait pas la moindre accusation contre lui.

—Vous avez donc vu monsieur votre fils, lui dis-je, madame? en devinant parfaitement la cause de l'assurance du duc de Frobental.

— Eh! non, monsieur, repartit la duchesse; mais telle est la réponse qu'il a faite au ministre lui-même qui a été le voir dans sa prison. Maintenant, monsieur, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : vous savez ou vous ne savez

pas ce qui fait la confiance de mon fils.

— Je le sais, madame.

La duchesse, que sa colère avait emportée, se calma en reconnaissant que j'étais plus maître d'elle qu'elle ne le pensait, et elle reprit d'un ton qui touchait presque à la prière :

— Et maintenant, monsieur, vous convient-il de me l'apprendre?

— Cela peut me convenir, répondis-je aussitôt, mais à certaines conditions.

— Des conditions à une mère qui veut sauver son fils?

— Oui, madame, des conditions à la mère qui en impose à son fils pour l'arracher à la honte d'une accusation infamante.

Madame de Frobental se contint malgré la violente colère qu'elle éprouvait, et me dit :

— Mais enfin, monsieur, quelles sont ces conditions?

— Que vous ne ferez rien contre madame Sainte-Mars.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur?

— Que la petite combinaison dont je vous ai parlé sera abandonnée par vous.

— En vérité, monsieur, reprit la duchesse avec hauteur, avec qui donc avez-vous vécu jusqu'à ce jour, que vous ayez pu croire à une pareille infamie, qui vient de monsieur de Sainte-Mars, j'en suis sûre ?

— Vous avouerez, dis-je à madame de Frobental, que la rencontre probablement très-peu fortuite du ministre et de madame Deslaurières dans votre salon prête une grande vraisemblance aux suppositions de monsieur de Sainte-Mars?

La duchesse haussa les épaules avec dédain et repartit d'un ton ironique :

— Mais dites-moi donc, monsieur,

puisque monsieur de Sainte-Mars vous a si bien informé, à ce que vous croyez? Vous a-t-il dit dans quel intérêt il protégait madame de Sainte-Mars?

— Je lui crois une vive amitié pour cette dame, et...

La duchesse me rit au nez.

— Ah! monsieur, fit-elle, monsieur de Sainte-Mars a de l'amitié pour cette femme qui a déshonoré la fin de la vie de son père...

— Mais, madame!... m'écriai-je...

— Mais au fait, reprit madame de Frobental avec un léger sourire, vous

avez peut-être raison. Ils sont faits pour s'entendre.

Tenez, ajouta-t-elle avec une brusquerie familière, voulez-vous savoir pourquoi monsieur de Sainte-Mars vous a raconté cette infamie? Voulez-vous savoir pourquoi cet homme s'est fait mon ennemi mortel? C'est parce que je lui ai refusé la main de ma fille.

— Comment, madame!..

Oui, monsieur. Monsieur de Sainte-Mars a cru pouvoir prétendre à la main de Clara, et comme il ne me convenait pas de donner ma fille à un homme qui a pu tromper beaucoup de gens par son hypocrisie, mais que les cha-

grins qu'il a causés à son père m'ont trop appris à connaître; comme il ne me convenait pas de lui donner ma fille, il a juré qu'il arriverait à son but, et c'est pour cela, monsieur, qu'il a une si tendre amitié pour madame Sainte-Mars.

Cette explication devenait fort plausible, et j'admis assez volontiers l'accusation de madame de Frobental; mais je n'en profitai pas moins pour lui montrer que si je ne voulais pas être la dupe de monsieur de Sainte-Mars, je ne voulais pas non plus être la sienne, et je lui dis :

— Mais, madame, s'il est vrai que c'est ce motif qui fait agir monsieur de Mars, il prouverait que madame Sainte-

Sainte-Mars possède des papiers qu'il vous est important de ressaisir...

— Et dont il veut s'emparer pour s'en armer contre moi; est-ce là toute votre pensée, monsieur? dit la duchesse.

— Peut-être, madame.

— Eh bien, monsieur, reprit madame de Frobental, ne trouvez-vous pas juste que je fasse, dans un intérêt légitime de défense, ce que veut faire monsieur de Sainte-Mars dans un intérêt honteux de vengeance, non point par les indignes moyens qu'il lui a plu de me supposer, mais en me servant du crédit de mes amis?

» Si vos conditions sont de m'empêcher de poursuivre entre les mains de

madame Sainte-Mars des papiers qui peuvent intéresser le repos et l'honneur de ma famille, je n'accepte pas votre marché, monsieur, et je vous laisse vos secrets.

— Comme il vous plaira, madame, lui dis-je ; seulement je crois devoir vous prévenir qu'alors même que vous obtiendriez par des moyens violents cette correspondance qui importe à *votre* repos et à *votre* honneur, vous n'auriez pas désarmé monsieur de Sainte-Mars.

— Oh ! je sais, de prétendues confidences, des inventions atroces... Oh ! pour cela, je le laisse le maître de faire tous les romans qu'il voudra.

— Qui sait, madame, si, à défaut de preuves écrites, monsieur de Sainte-Mars n'appuierait pas la vraisemblance de son roman sur une preuve vivante?

Évidemment la duchesse ne me comprit pas, car elle me regarda fort tranquillement, quoique avec surprise.

— Qu'appelez-vous une preuve vivante? reprit-elle.

— Supposez, lui dis-je, supposez que la personne dont cette correspondance révèle la naissance...

La duchesse se prit à trembler.

— Que voulez-vous dire?

— Supposez que cette personne

existe et que monsieur de Sainte-Mars puisse la faire apparaître.

La duchesse recula devant moi comme devant un fantôme, et s'écria :

— C'est impossible!...

— Cela est, madame, lui dis-je.

***

Le coup était effroyable ; la duchesse parut près d'y succomber; elle tomba sur un fauteuil, cacha sa tête dans ses mains et resta pendant quelques minutes incapable de prononcer une pa-

role et de se lever : enfin elle se prit à murmurer sourdement :

— Vivante ! elle vit !...

Puis elle se redressa et vint à moi : elle était effrayante à voir.

— Vous la connaissez peut-être ?

— Je la connais, madame, et puisqu'il faut tout vous dire, votre fils la connaît aussi.

La duchesse poussa un cri et retomba sur son siége en disant :

— Oh ! je suis perdue !

— Sachez donc tout, lui dis-je : la femme contre laquelle il s'est porté hier

à une si horrible violence... c'est elle.

— Elle ! fit la duchesse dont les yeux égarés semblaient chercher un point d'appui où elle pût se soutenir, accablée qu'elle était sous cette suite de révélations qui la frappaient coup sur coup.

» Elle ! répéta-t-elle, et mon fils la connaît !... Oui, c'est vrai, reprit-elle, et mon fils la connaît !.. Oui, c'est vrai, reprit-elle, vous m'avez dit qu'il avait voulu la tuer..... Mais ils s'entendront ensemble...

Le désordre des idées de madame de Frobental était tel, qu'elle oubliait que cette tentative de meurtre était la meilleure preuve que Justine ne voulait point sans doute seconder les mauvais

desseins de monsieur de Frobental...

J'attendis qu'elle se fût un peu calmée ; je lui fis cette observation, et je l'assurai qu'autant qu'il m'était permis d'en juger, je croyais Justine fort disposée à ne tirer aucun avantage de sa position.

La duchesse ne paraissait plus m'entendre, elle réfléchissait profondément.

— Non! fit-elle enfin, ce n'est pas elle... ce ne peut pas être elle !...

» Ah ! c'eût été une infâme trahison, elle est morte ; c'est quelque fille perdue qu'on a ramassée dans la rue pour lui faire jouer ce rôle.

Au milieu de ce chaos d'ignobles intrigues, celle-là n'était pas plus invrai-

semblable que les autres, et monsieur de Sainte-Mars était homme à avoir essayé cette comédie.

Ce qui me faisait entrer volontiers dans la pensée de la duchesse, c'étaient les terreurs de Justine toutes les fois qu'il avait semblé possible qu'elle fût obligée de paraître devant les tribunaux.

— Vous avez peut-être raison, madame, lui dis-je, et...

— Oui, oui, s'écria-t-elle, c'est la complice de mon fils; et il ose dire que cette femme ne l'accuserait pas, parce qu'il y a entre eux un contrat infâme qui la perdrait aussi bien que lui.

— Ceci me paraît probable, madame, dis-je à la duchesse, et autant j'aurais été éloigné de vous seconder dans des projets qui pourraient tourner contre cette infortunée, autant je me livre à vous pour vous arracher à une persécution qui, pour vous perdre, veut s'armer d'une faute...

La duchesse me regarda avec une hauteur indicible.

— D'une faute ! reprit-elle... ah ! vous croyez donc aux horribles suppositions de monsieur de Sainte-Mars ?

Je fus atterré de cette assurance ; au milieu de ces accusations qui se croisaient en tous sens, au milieu de ces

démentis que se donnaient tous les personnages de cette histoire, je ne savais plus que croire, que penser.

Je me laissai dominer par l'intrépide audace de la duchesse, et je m'inclinai devant elle en lui disant :

— En vérité, madame, vous me voyez confus, et...

— Il faut que je voie cette femme, reprit la duchesse en m'interrompant, il faut que je la voie aujourd'hui même... à l'instant...

Elle s'arrêta et reprit :

— Non... en plein jour... entrer dans cette maison... non, ce n'est pas

possible! Ce soir... je la verrai ce soir...

— Qui sait, madame, si avant ce soir elle n'aura pas quitté Paris?

— Pourquoi?

— Monsieur de Sainte-Mars en a le désir, et il en a peut-être le pouvoir.

— Mais quel est son but?

— Il doit vous paraître étrange, madame, mais il est absolument le vôtre.

— Je ne vous comprends pas.

— Déterminer Justine à s'éloigner après avoir laissé dans mes mains une

déclaration qui justifierait votre fils...

—Ah! c'est ainsi, fit alors la duchesse.

» Probablement monsieur de Sainte-Mars ne veut partager avec personne le parti qu'il veut tirer de cette femme, et il veut la soustraire aux influences du duc. La division se sera mise dans le camp de nos ennemis, et cela m'explique les fureurs de mon fils ; il aura trouvé sa complice tout-à-fait passée du côté de monsieur de Sainte-Mars... c'est cela !...

» Mais ne devez-vous pas le voir ? ne devez-vous pas recevoir de lui une réponse relative à votre affaire avec monsieur de Pavie ?

— C'est vrai, madame.

— Eh bien ! dites-lui, monsieur, qu'il lui serait parfaitement inutile d'espérer faire disparaître cette femme.

» Dans cinq minutes des hommes seront apostés à la porte de votre maison, et en quelque lieu qu'on prétendît la cacher, je la retrouverais immédiatement.

— Je ne verrai monsieur de Sainte-Mars que vers cinq heures.

— Il en est trois, monsieur, et ce soir, à huit heures, je serai chez cette Justine. Veuillez le lui annoncer.

» Quant à présent, monsieur, je n'ai

point d'autre service à vous demander. Mais veuillez m'écouter, et ne vous irritez pas, je vous supplie, de mes paroles.

» Vous avez du mérite, vous aurez de l'ambition, et dès à présent même vous devez avoir des désirs au-dessus de votre position. J'ai du pouvoir, monsieur ; j'en ai pour faire du bien, j'en aurais, si je voulais, pour faire du mal, et au besoin je m'en servirai, si...

— Je vous ferai observer, madame, que la vie d'un étudiant qui ne se mêle que de ses études est à l'abri de toute persécution.

— C'est ce qui n'est pas certain ; mais

ce que vous devez comprendre, c'est que votre père occupe dans la diplomatie un poste élevé, un poste lucratif, et que la légèreté avec laquelle il a disposé de sa fortune lui rend cet emploi nécessaire. Ce poste peut devenir plus brillant, comme il peut lui être enlevé.

— Madame...! m'écriai-je.

— Plus bas, monsieur, me dit la duchesse; au point où le hasard m'a placée vis-à-vis de vous, il est nécessaire qu'il n'y ait point d'équivoque sur vos intentions et sur les miennes.

» Vous m'avez comprise, j'espère... ce soir, sans doute, je pourrai vous en dire davantage.

J'avais le cœur gros et la bouche pleine de reproches sanglants ; mais après ce qu'elle m'avait dit, la duchesse jugeant que toute discussion ne ferait qu'affaiblir l'effet de ses dernières paroles, sonna ; le vieux valet de chambre dont j'ai parlé parut aussitôt, et madame de Frobental m'ayant salué, fort cérémonieusement, lui dit d'une voix très-calme :

— Reconduisez monsieur.

La duchesse se retira, et je suivis mon conducteur, qui me fit passer par le chemin que j'avais pris pour entrer.

La voiture qui m'avait amené était à la petite porte par laquelle j'étais en-

tré ; le valet de chambre m'en ouvrit la portière en me disant :

— Où monsieur désire-t-il qu'on le conduise ?

— C'est inutile, lui dis-je en m'éloignant brusquement.

Pendant que je traversais la cour, je remarquai une riche voiture armoriée arrêtée devant le grand perron. Au manteau de pair et aux insignes militaires dont elle était ornée, je reconnus la voiture du ministre, et je m'éloignai rapidement, la honte et la colère dans le cœur, en pensant au motif de la visite d'un des premiers fonctionnaires de l'État.

Sans doute, me disais-je, on traite en ce moment de l'avancement de ce bon monsieur Deslaurières et des moyens de persécuter cette charmante madame Sainte-Mars.

Sous l'empire de cette idée, je pris rapidement le chemin de ma maison, sans savoir ce que j'y allais faire, mais comme si ma présence devait prévenir le danger qui menaçait Fanny.

XXVIII.

Séductions ministérielles.

Emporté par cette idée, je marchais ou plutôt je courais dans la rue de la Pépinière, rue assez déserte à toutes les heures du jour, surtout à cette époque où elle ne faisait que traverser

de vastes enclos et des chantiers de bois, lorsque j'aperçus devant moi madame Deslaurières, derrière laquelle marchait un homme que je reconnus pour être celui qui m'avait apporté la lettre de la duchesse.

Ou madame Deslaurières était fort pressée d'arriver, ou bien elle cherchait à échapper à la poursuite de cet homme qui semblait vouloir l'aborder.

Je ralentis ma course pour les observer, et dans un endroit où personne ne passait en ce moment, je vis cet homme accélérer le pas et se placer en face de madame Deslaurières.

Celle-ci poussa un cri et se retourna

comme pour implorer le secours du premier passant. Elle me vit et s'élança vers moi...

J'allai au-devant d'elle.

Elle avait les yeux tout en larmes et paraissait profondément troublée.

— Monsieur, me dit-elle en prenant mon bras, monsieur, vous êtes un homme, vous me connaissez, du moins par mon nom, vous ne laisseriez pas insulter et menacer dans la rue une femme quelle qu'elle fût... Protégez-moi contre ce misérable qui me poursuit depuis un quart-d'heure.

Au lieu de s'éloigner à mon aspect, le drôle contre qui madame Deslaurières me demandait ma protection

s'avança insolemment de mon côté, le chapeau sur le coin de l'oreille, se carrant dans ses larges épaules et faisant jouer ses doigts de manière à montrer la vigueur de ses deux énormes pattes.

Dans la disposition d'esprit où j'étais, tout ce qui me semblait appartenir à madame de Frobental me déplaisait supérieurement, et les allures de ce monsieur ne firent qu'ajouter à mon vif désir de corriger un de ses agents.

Je pris donc le bras de madame Deslaurières, et j'attendis de pied ferme les propositions que cet individu avait sans doute à me faire.

Il se posa insolemment en face de moi, et me dit en pinçant les lèvres et en sifflottant d'abord un petit bout d'air :

— Dites donc, jeune homme, est-ce que vous connaissez madame ?

— Que je la connaisse ou non, l'ami, je vous préviens d'une chose, c'est que je ne la laisserai pas insulter par un faquin de votre espèce!

— Ne vous mêlez pas de ça, je vous le conseille, reprit-il, ça pourrait vous coûter cher... Laissez aller madame, j'ai à lui parler.

Je fis un pas pour poursuivre mon

chemin, ce drôle se plaça insolemment devant nous et me barra le passage.

Madame Deslaurières tremblait à mon bras.

— Qu'est-ce à dire? m'écriai-je; voulez-vous me faire place, misérable?

— Filez !.. .filez, et plus vite que ça, me répondit cet homme en se reculant et en me menaçant du poing.

Il n'avait pas fait ce geste que je m'étais élancé sur lui avec une telle rage et une telle rapidité, qu'il tomba de toute sa hauteur au milieu du ruisseau.

Madame Deslaurières courut après moi et s'accrocha à mon bras pendant que le goujat se relevait en jurant sur tous les tons.

Il s'avança de nouveau vers moi, mais il s'arrêta, malgré sa fureur, aux cris que poussa madame Deslaurières en se précipitant entre nous.

— Laissez-moi, s'écriait-elle... laissez-le...

— Voulez-vous me suivre? dit-il à madame Deslaurières avec une brutalité qui m'exaspéra.

Elle se tourna vers moi, et me dit en éclatant en larmes :

— Mais je ne connais pas cet homme !

Je me dégageai d'elle et j'allai droit à lui :

— Écoute, drôle, lui dis-je, je sais qui tu es et qui t'envoie. Ne te fie pas à la protection de tes maîtres ; si tu dis encore un mot à madame, je te fais arrêter.

— Moi ? dit-il en ricanant.

— Toi !... et jusque-là, jusqu'à ce qu'il arrive quelqu'un pour me prêter main forte, je t'avertis que si tu bouges, je te rosse d'importance.

— Ah ! tu ne me prendras pas en

traître cette fois, me dit-il en se posant encore.

Une lutte allait s'engager entre nous, lorsque je fus très-surpris de voir s'interposer un monsieur que je ne reconnus pas d'abord. Il était plus que moi de taille à donner une leçon de coups de poing à ce manant, qui le reconnut sur-le-champ, car il lui dit :

— Ah ! c'est vous, Molinos ; de quoi diable venez-vous vous mêler ?

L'intervention de cet homme fit tomber tout-à-coup mon enthousiasme à défendre madame Deslaurières, et je lui dis, pendant que ce Molinos entraînait l'inconnu à quelques pas :

— Vous n'avez plus besoin de moi, madame?

— Oh! s'écria-t-elle, ne m'abandonnez pas... je vous en supplie.

L'effroi de madame Deslaurières était si vif, sa prière était si ardente, qu'elle me parut redouter la protection de monsieur Molinos encore plus que la persécution de l'inconnu.

Un fiacre passait. Je l'arrêtai et j'y fis monter madame Deslaurières, pendant que le Molinos et le laquais déguisé s'expliquaient vivement, mais à voix basse.

Quel que fût mon mépris pour l'un et pour l'autre, car la familiarité qui

paraissait exister entre ces deux individus avait singulièrement déconsidéré le beau voisin à mes yeux, mon intention était de retourner près d'eux et de donner une sévère leçon à celui que je supposais être l'agent de la duchesse, lorsque madame Deslaurières, me prenant la main, me dit :

— Oh ! ne me quittez pas ! montez avec moi ; il me poursuivrait.

Je jetai un regard du côté des deux interlocuteurs qui me regardaient, et je leur criai de loin :

— Vous savez où l'on me retrouve, messieurs ?

Et je criai au cocher :

— Rue de Provence, n° 3.

A peine fus-je assis près de madame Deslaurières, qu'elle baissa les stores de la voiture.

Je la regardai d'un air fort éton né.

— Si l'on me voyait avec vous dans ce fiacre, que ne dirait-on pas?

La précaution était bonne ; mais la présence d'esprit de madame Deslaurières me parut d'une femme qui en a l'habitude.

D'ailleurs il semblait que, grâce à la circonstance qui nous avait réunis, elle pouvait braver des observations qui tomberaient devant le récit qu'elle

aurait à faire de sa rencontre. Je ne fis cependant aucune observation, et je me tenais dans mon coin, fort embarrassé de ma position et de plus en plus mécontent de me trouver ainsi jeté dans un pêle-mêle d'événements, d'intrigues où chacun tirait de son côté, s'attachant à moi comme au centre commun de tous ses intérêts.

Madame Deslaurières me regardait à travers les larmes qui lui revenaient sans cesse aux yeux.

Je crus de ma galanterie de lui adresser quelques paroles en guise de consolation, et je lui dis :

— Calmez-vous, madame, vous n'a-

vez plus rien à craindre, vous serez bientôt chez vous.

— Chez moi! me répondit-elle avec des sanglots... Oh ! monsieur, monsieur, c'est de là qu'est parti tout mon malheur.

Je ne trouverai pas de protection chez moi, et si j'osais y raconter ce qui m'est arrivé, on rirait de moi et l'on me dirait que je suis une folle.

Après ces paroles elle essuya ses yeux avec un mouvement de colère et reprit avec amertume :

— Oh ! peut-être ont-ils raison, et je voudrais trouver un homme qui pût me dire si je suis folle.

Elle me regarda fixement.

On eût dit qu'elle voulait m'interroger, mais presque aussitôt elle secoua lentement la tête en ajoutant tristement :

— Vous êtes trop jeune, vous, et d'ailleurs vous êtes amoureux.

Elle garda encore un moment le silence, et elle reprit en levant les yeux au ciel :

— Et puis vous ne comprendriez pas; c'est une si triste histoire que la mienne !

Dans ce moment, la figure de madame Deslaurières avait l'expression

d'un souci véritable et d'un regret profondément senti, mais cela ne suffisait point pour détruire l'opinion que j'avais d'elle, et je ne pus m'empêcher de sourire au contraste que me présentaient ces mots : « C'est une si triste histoire que la mienne! » avec les allures habituelles de cette femme et l'expression ordinaire de ce visage rayonnant de santé.

En effet, jamais je n'avais vu si parfaitement incarnée l'idée que j'avais de ces femmes aux désirs passagers et insatiables, affranchies de tout respect du monde et d'elles-mêmes, sacrifiant à la passion du moment toute pudeur et toute retenue, et ayant

à peine le temps d'éprouver un remords de leur conduite, emportées qu'elles sont par une passion sans cesse renaissante.

Comme il m'arrive d'ordinaire, j'écoutai mes propres pensées plus que les paroles que je venais d'entendre, et je dis à madame Deslaurières :

— Le plaisir se paie quelquefois plus cher qu'on ne voudrait ; mais quand on est jeune et belle comme vous, madame, on a le droit d'attendre de l'avenir tant de compensations, qu'il ne faut pas se désoler d'une contrariété désagréable.

Je ne puis dire avec quelle curiosité

madame Deslaurières m'examina, et sans doute elle faisait comme moi, elle répondait plus à ses propres réflexions qu'à mes paroles, car elle reprit tout-à-coup :

— Ainsi, monsieur, vous aimez madame Sainte-Mars et vous la respectez ?

Ceci me parut tellement tombé du ciel, à propos de notre entretien, que, malgré mon déplaisir à entendre madame Deslaurières prononcer le nom madame de Sainte-Mars, je lui répondis :

— En vérité, madame, je ne comprends pas ce que vient faire ici ma prétendue passion et mon véritable respect pour cette dame.

— Un véritable respect, répéta madame Deslaurières avec impatience. Oh! c'est donc vrai, le mensonge, l'hypocrisie, voilà ce qu'on respecte!

—Madame! m'écriai-je, indigné d'entendre accuser mon idole par une femme qui avait si peu le droit d'être sévère; qu'osez-vous dire, et avez-vous songé à la personne dont vous parlez ainsi?

Madame Deslaurières se tut, et reprit doucement :

— Je suppose, monsieur, que je suis maintenant hors de l'atteinte du misérable qui m'a insultée; je ne veux pas vous imposer plus longtemps une compagnie qui vous est sans

doute fort peu agréable; veuillez donc faire arrêter cette voiture et me permettre de continuer ma route toute seule.

De la part de toute autre femme que madame Deslaurières, un congé si positif m'eût assez piqué pour que j'eusse obéi à l'instant même; mais je ne pensai pas ma dignité engagée envers une femme qui en avait si peu, et je lui répondis assez cavalièrement :

— Comment pouvez-vous croire, madame, que la compagnie d'une femme charmante puisse m'être désagréable, et me croyez-vous indigne d'apprécier une beauté qui a rencontré tant d'adorateurs?

Je m'attendais à quelque réponse pleine de colère, et je ne puis dire quel désir j'éprouvais d'engager avec madame Deslaurières un combat d'épigrammes, comme si elle avait dû supporter la mauvaise humeur que me causaient les aventures de la journée; mais elle ne me rendit point la main; elle resta dans la tristesse préoccupée qui semblait l'accabler, et au lieu de me répondre, elle murmura sourdement ces mots, en cachant dans son mouchoir ses yeux pleins de larmes :

— Mon Dieu! mon Dieu! voilà donc où j'en suis réduite!

Que ce repentir dût être durable, c'est ce dont je n'étais pas persuadé,

mais qu'il fût sincère dans ce moment, je n'en pouvais douter.

Il eût été trop brutal de continuer sur le ton que j'avais pris, et je lui dis en lui prenant la main qu'elle m'abandonna sans difficulté :

— Allons, madame, veuillez m'excuser, je n'ai voulu faire qu'une plaisanterie.

— Une plaisanterie, dit elle en me regardant fixement; mais pourquoi me la faites-vous? d'où vient que vous osez me la faire?

D'où vient, reprit-elle avec colère, qu'un homme ait pu me tenir le lan-

gage que le ministre m'a tenu aujourd'hui chez la duchesse de Frobental.

Cette réflexion nous ramenait à un sujet fort sérieux, pour moi du moins, et je mis de côté toute prévention contre madame Deslaurières pour l'interroger sur ce qui s'était passé entre elle et le ministre.

Cela devait se rattacher nécessairement aux projets de madame de Frobental, et je désirais savoir où elle en était pour régler ma conduite d'après la sienne.

— Que vous a donc dit le ministre, madame?

Madame Deslaurières rougit et me répondit :

— N'en avez-vous pas quelque soupçon, et le mot que vous m'avez dit chez la duchesse : « Prenez garde à ce que l'on va vous demander, » n'avait-il pas rapport aux projets de madame de Frobental, dont vous étiez probablement informé ?

— Je dois vous dire franchement, madame, répondis-je aussitôt, que j'avais quelques soupçons d'une mauvaise action à laquelle on a voulu vous faire servir ; mais il est possible que je me sois trompé, et vous seule, pouvez m'éclairer à ce sujet.

— Dites-moi donc ce dont il s'agit, reprit madame Deslaurières, et je vous

répondrai avec autant de franchise que vous pouvez en mettre à me parler.

C'est une chose à laquelle je ne comprends rien et dont vous êtes probablement mieux informé que moi, puisque vous m'avez avertie assez à temps pour que j'aie pu comprendre les intentions du ministre sous les paroles doucereuses dont il a d'abord enveloppé ses propositions.

— Ses propositions, madame, lui dis-je n'ont-elles pas eu trait à une mission secrète dont on désirerait charger monsieur Deslaurières?

— C'est vrai, monsieur.

— Ne vous a-t-on pas offert de ré-

compenser le service qu'on attendait de votre mari par un prochain avancement?

— C'est encore vrai, monsieur.

— Et ne vous a-t-on pas dit aussi qu'il s'agissait d'une affaire où était compromis l'honneur d'une grande famille?

— Oh! monsieur, reprit madame Deslaurières avec un triste sourire, le ministre ne s'est pas donné la peine de justifier par un intérêt aussi grave le marché qu'il a mis à l'avancement de mon mari.

— Quel marché, madame?

Madame Deslaurières pâlit et rougit tour-à-tour; ses yeux se remplirent de

larmes, tandis que ses lèvres tremblaient de colère, et enfin je crus entendre qu'elle murmurait sourdement :

— Eh ! monsieur, le marché est assez facile à comprendre, et malgré les formes obséquieuses du ministre, cela peut se réduire à ceci :

« Vous êtes jeune et belle, je suis ri-
» che et puissant ; vous avez un mari
» qui est dans ma dépendance, vous con-
» vient-il qu'il végète dans mes bureaux,
» ou préférez-vous qu'il arrive à un poste
» plus élevé, et que je lui mette dans
» les mains les moyens de faire une for-
» tune rapide ?

» Vous préférez sans doute le voir

» arriver. S'il en est ainsi, il ne tient
» qu'à vous que cela soit, et bientôt. »

Le marché était infâme dans ma pensée; mais il y avait une chose qui m'étonnait cependant, c'est que madame Deslaurières en fût si indignée.

Ce qui me paraissait un outrage indigne pour toute autre, me semblait pour elle une fort heureuse aventure; et, malgré tout mon désir de ne pas l'offenser, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Je comprends qu'un pareil marché soit révoltant; mais entre nous, voyons, soyons francs, la fortune, le pouvoir qu'on partage avec son mari,

ne valent-ils pas ce qu'on accordequel-quefois à une fantaisie, à un caprice?

A l'insinuation assez insolente que je venais de faire à madame Deslaurières, elle répondit :

— Je ne me vends pas, monsieur.

Le prix était infâme pour moi, plus infâme pour lui, qui est puissant et qui tient la fortune de mon mari entre ses mains.

— Est-ce possible? lui dis-je.

— Oh! s'écria-t-elle avec des larmes, plutôt la misère et les persécutions!

Dans les mœurs de madame Deslau-

rières, c'était un reste de probité et d'honneur dont je fus peu touché.

En effet, madame Deslaurières me paraissait arrivée à cette extrême limite qui sépare le libertinage du trafic, et que beaucoup de femmes ne franchissent pas, parce qu'elles n'ont pas derrière elles le besoin qui les pousse, la misère qui les sollicite. Mais, à mon sens, la moralité de celles qui se donnent ne me semblait guère de meilleur aloi que la moralité de celles qui se vendent, et je ne suis pas encore convaincu qu'il soit plus coupable de céder au besoin de vivre, aux désirs même du luxe, que de céder aux désirs de sa passion.

Toutefois je ne voulus pas entamer une discussion à ce sujet, et je ne pensai qu'à m'instruire plus complètement des projets du ministre, qui ne devaient être, à mon sens, qu'une conséquence des projets de madame de Frobental.

— Et comme vous avez refusé, dis-je, le ministre vous a menacée?

— Oui, monsieur, reprit tristement madame Deslaurières, il m'a menacée.

— Ou plutôt, repris-je en me rappelant ce que madame de Frobental m'avait dit relativement à mon père, il vous a menacé dans la personne de monsieur Deslaurières?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

— Oh ! lui dis-je, c'est indigne !

— Oh ! reprit-elle avec effort, ce n'est rien; mais si vous saviez de quel air et de quel ton il m'a parlé...

Mais n'est-ce pas, à la brutalité près près des expressions, la façon dont vous m'avez parlé vous-même?...

— Moi, madame?

— Vous, monsieur; et quand je me répète tout ce que m'a dit le ministre, tout ce que vous-même m'avez dit, je me demande à quoi bon y mettre tant de façons. Hé, mon Dieu ! mon

mari a raison, la vie nous a été donnée pour le plaisir...

Un rire amer et presque convulsif échappa alors à madame Deslaurières, et elle se mit à chantonner le joyeux refrain d'une chanson fort peu morale :

Et nargue la morale,
Et les époux
Jaloux !

Il y avait dans l'expression de cette femme quelque chose du désespoir qui touche à la folie ou au suicide.

Je me demandais si c'était le résultat d'un malheur ou d'un remords, et pour la première fois j'hésitai sur le jugement que je devais porter d'elle.

— N'est-ce pas, reprit madame Deslaurières en regardant d'un air de dédain mon air étonné, vous ne comprenez pas ce que je fais, ce que je dis?

Ah! c'est une chose dont personne ne se doute au monde, ce qu'on peut faire de mal à une femme sans le vouloir.

— Croyez, lui dis-je, que mon intention n'a jamais été de vous blesser, et...

— Oh! je ne parle pas de vous, monsieur..... je parle d'un homme qui a été cruellement coupable envers moi...

J'écoutais madame Deslaulières avec une curiosité toute nouvelle.

Elle reprit aussitôt :

— Oh ! tenez, monsieur, je voudrais pouvoir me confier à un homme d'honneur, je voudrais lui raconter tout ce que j'ai senti, éprouvé... le lui raconter..... non..... mais je l'ai écrit, et si jamais cela tombe dans les mains d'un homme qui veuille y voir la vérité telle que je l'y ai mise, peut-être y trouvera-t-il la condamnation de tous ceux qui devaient me protéger, et la justification d'une vie qui aurait pu être... heureuse.

Madame Deslaurières se prit à pleurer.

Puis, après un moment de silence, elle s'écria :

— Oh ! tout ceci me rendra folle...

Oui, le ministre m'a menacée, non pas de destituer mon mari, mais de me perdre, moi.

— Comment ?

— Oh ! il vaut mieux mourir en naissant, continua madame Deslaurières, il vaut mieux ne pas avoir vécu que d'être où j'en suis... Et ne pas avoir un ami, pas un soutien, pas un guide ! Oh ! j'en finirai.... j'en finirai.

En prononçant ces paroles, elle releva brusquement les stores de la voiture, et me dit :

— Nous voici tout près de notre maison, il est temps de nous quitter ;

je vous remercie de votre assistance, monsieur ; et s'il arrive que jamais on vous parle de moi, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de vous taire sur notre rencontre chez la duchesse et sur notre rencontre dans la rue de la Pépinière.

Ceci avait été dit d'un ton de commandement qui me parut peu admissible, et je repartis.

— Je suis toujours heureux de me mettre aux ordres des dames, mais...

— Oh ! monsieur, reprit-elle avec un accent de douleur, mon Dieu ! ne vous armez point de la vivacité de mes manières pour me refuser une chose si

simple que votre silence. Je ne vous ai point fait de mal, monsieur ; vous ne me connaissez pas, pourquoi vouloir me rendre plus malheureuse que je ne suis ?

Ayez pitié de moi, mon Dieu ! ayez pitié de moi ! vous ne pouvez ni savoir ni comprendre ce que je souffre.

J'assurai madame Deslaurières de mon silence, et je la laissai continuer sa route en voiture, pendant que je poursuivais la mienne à pied.

Le fiacre de madame Deslaurières était à la porte lorsque je rentrai, elle n'était pas encore descendue et elle causait avec quelqu'un dont la moitié

du corps était cachée dans la voiture par la portière entr'ouverte.

Je passais et je reconnus mon ami Morinlaid que je n'avais pas vu depuis quelque temps. J'aurais été charmé de l'éviter, mais comme s'il eut été question de moi entre madame Deslaurières et monsieur Morinlaid, j'entendis dire au moment où je passais :

— Précisément le voilà.

Mon ami se retourna, adressa un adieu plus que familier à madame Deslaurières, courut après moi sous la porte cochère et m'atteignit au moment où je recevais des mains de ma portière la clé de mon appartement et

un paquet de lettres dont les diverses écritures m'étaient parfaitement inconnues.

Je voulus me débarrasser de mon ami Mathieu, mais il me dit avoir dès révélations importantes à me faire, et je fus forcé de l'inviter à monter chez moi.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

